

# DÉTECTIVE



**La fameuse route de Buenos-Aires vient d'être barrée. Les trafiquants de femmes ont dû quitter l'asile légendaire de la prostitution. C'est, désormais, la ruée vers Barcelone-la-mystérieuse.**

(Lire, pages 8 et 9, le début d'une sensationnelle enquête de notre envoyé spécial en Espagne, M. Montarron.)

AU SOMMAIRE { La capture, par Emmanuel Car. — La route de l'évasion, par Henri Danjou. — Amours de boxeur, par Roy Pinker. — Roméo, DE CE NUMÉRO { assassin, par Henri Béciaux. — " Crimes " publicitaires, par G. Strem. — Procès bizarres et comiques, par René Trintzius.

# PARTOUT

## Louis Roubaud et Auguste Bergé, officiers de la Légion d'Honneur

### Tragédie du destin

**L'**ÉPOUVANTABLE accident qui vient de se produire aux environs de Gien, où douze enfants en partie de plaisir se sont noyés dans un étang, est un cruel avertissement et un rappel à la prudence, en cette saison de vacances qui se termine, chaque année, par une statistique funèbre.

C'est aux organisateurs de ces randonnées en groupes que s'adressent plus particulièrement les observations imposées par la fréquence de ces malheurs. Il y a deux ans, sur une plage du Nord, de jeunes baigneurs conduits par le chef d'un patronage trouvèrent la mort dans des circonstances dramatiques qui motivèrent des poursuites en correctionnelle.

Il ne s'agit pas de blâmer l'esprit d'initiative, de dévouement qui inspire les sorties de ces bandes de gosses joyeux de prendre l'air, quand la pauvreté de leurs familles ne permet pas de coûteuses villégiatures. Un grand mouvement d'action efficace, pour développer ces vies pleines d'espoirs, se répand de partout, et c'est un bienfaisant progrès, mais il faut en limiter les dangers par des mesures de sécurité élémentaire que, trop souvent, l'on semble négliger ou ignorer.

Ce qui s'est produit sur l'étang de Sologne, l'autre jour, confirme nos craintes et notre étonnement : faire monter sur une barque dont la solidité n'a pas été éprouvée un si grand nombre d'enfants, c'était ne pas compter sur leur turbulence naturelle, leur manque de sang-froid ; au moindre accident, c'était aller à une catastrophe.

Depuis lors, l'émotion de l'opinion publique aidant, des centaines d'articles ont été écrits pour montrer la nécessité d'apprendre aux enfants la natation, en même temps que la lecture

**D**ÉTECTIVE adresse ses chaleureuses félicitations à ses amis et collaborateurs Louis Roubaud et Auguste Bergé, qui viennent d'être promus officiers de la Légion d'Honneur.

Cette distinction ne surprendra pas ceux qui connaissent l'immense talent de Louis Roubaud, le premier et le plus grand reporter de ce temps.

Ecrivain subtil et puissant, voyageur infatigable, d'une curiosité inlassable, aussi courageux que riche d'une active pitié, Louis Roubaud est à la tête d'une génération où il ne compte que des admirateurs.

Sa carrière a été étincelante et rapide. Dès ses débuts au *Journal*, son premier livre, *Le Rose et le Gris*, lui valut le prix des « Quarante-cinq ».

**Louis Roubaud, le plus complet des reporters de la génération actuelle.**



Mais il faudrait citer tous ses livres : *Christiane de Saïgon*, ce beau roman d'exotisme et de passion ; *Baltique* ; *Pays de Marseille* ; *La Bourdonnais* pour lequel l'Académie Française vient de lui attribuer un prix ; *Démons et Déments*, qui a paru ici-même et qui situe le grand drame de la folie...

Louis Roubaud collabore à *Voilà* et à *Marianne* où il vient de pu-

Il dirige, au retour de la guerre, *l'Exportateur Français*, crée le grand reportage au *Quotidien*, et est appelé au *Petit Parisien*, où il publie des enquêtes retentissantes et pour qui il parcourt les principaux pays du monde, allant de Pékin à Hanoï, de Berlin à l'autre bout de la terre.

Il a publié *Enfants de Caïn*, et ce beau livre apporta tant de révélations impressionnantes sur les enfants que l'on condamne aux maisons de correction qu'il provoqua un important débat à la Chambre des Députés. Il a publié bien d'autres livres, autant de chefs-d'œuvre, mais, et c'est peut-être son plus grand titre de gloire à nos yeux, aucun de ses livres n'a été inutile. *Le voleur et le Sphinx* nous a apporté la vérité sur le bague ; *Au Pays des mannequins*, la vie mystérieuse de la haute couture ; *36, Quai des Orfèvres*, le travail secret de la police ; *Wiet Nam* a révélé à la France le malaise profond de sa colonie d'Indochine ; le *Dragon s'éveille*, c'est la grande énigme chinoise...

Mais il faudrait citer tous ses livres : *Christiane de Saïgon*, ce beau roman d'exotisme et de passion ; *Baltique* ; *Pays de Marseille* ; *La Bourdonnais* pour lequel l'Académie Française vient de lui attribuer un prix ; *Démons et Déments*, qui a paru ici-même et qui situe le grand drame de la folie...

Louis Roubaud collabore à *Voilà* et à *Marianne* où il vient de pu-



**Auguste Bergé, promu officier de la Légion d'Honneur.**

blier *Dactylos* ; mais c'est l'un des plus anciens collaborateurs de *DéTECTIVE*. Nous nous flattons d'avoir pu le compter parmi nos amis de la première heure.

Si l'écrivain et le journaliste sont grands, l'homme est à la mesure de son talent : aussi modeste qu'il est dévoué, aussi généreux qu'il est sensible... Mais nous savons que Louis Roubaud nous en voudrait d'insister sur ce qui lui appartient en propre et que ne peuvent connaître que ceux qui ont la faveur de son amitié...

\*\*\*

Auguste Bergé, secrétaire général de « l'Association des Journalistes Informateurs parisiens », directeur de la « Revue des Informateurs », collaborateur éminent de « l'Agence Havas », du *Quotidien*, est aussi un de nos plus anciens amis. Son dévouement, l'accueil cordial qu'il réserve à tous ses confrères lui ont valu, à différentes reprises, l'hommage public des journalistes de Paris.

Il a gagné sa croix de chevalier à la guerre. La distinction qui rend aujourd'hui justice à ses mérites nous comble tous de la plus grande et de la plus sincère joie. Mais ce que nous tenons à dire encore c'est que, si Auguste Bergé est l'« as » de la confraternité et de l'amitié, c'est aussi l'« as » des informateurs...

**DÉTECTIVE.**

# PARTOUT

## VOILA CENT ANS

Les « Caymans »

Les associations de faux-médians datent du Moyen-Âge. Autrefois, ces voleurs s'appelaient les bélistres et l'un de leurs rois, nommé Barrahas II, connut la gloire. Mais c'était l'époque où l'on demandait l'aumône l'épée à la main.

Après avoir joué tout le jour leur rôle ignoble, ils se retiraient la nuit dans des repaires devenus fameux sous le nom de Cours des Miracles. Ces lieux étaient ainsi appelés parce que c'était là que les gueux composaient ou abandonnaient leurs grimaces. Traqués par les autorités, ces repaires disparurent à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il est des ulcères inguérissables. Chaque été, vers 1833, de nombreux faux-pauvres, surnommés alors les « caymans », se réunissaient le long des berges de la Seine, sur les quais. Ces échappés des Cours des Miracles étaient affublés de haillons ; ils avaient le corps couvert de plaies admirablement imitées. Ils donnaient à leurs paupières rougies par l'acide un tremblement pitoyable. Certains, même, avaient appris à se retourner le globe de l'œil.

Tel autre se disloquait la jambe, se déboîtaït la rotule du genou, dévissait son bras. Telle femme louait des enfants à la journée et s'en allait s'accroupir dans l'angle d'une porte.

Les oboles pleuvaient. Les promeneurs hésitaient devant ces misères qu'ils croyaient réelles. Mais tous ces gueux avaient l'œil américain. Le bicorne des agents de police de 1833 n'était pas encore en vue qu'ils l'avaient en quelque sorte flairé. Et nos infirmes de se redresser vigoureusement. Bras, jambes, yeux redevenaient excellents. D'un seul coup, les aveugles voyaient, les béquillards



Les sauveteurs en train de relever les frères cadavres.

et l'écriture. Excellente réforme, mais qui ne doit pas faire oublier la critique des fautes passées.

Nous l'avons dit : les qualités de dé-

vouement se constatent chez ceux mêmes qui furent coupables d'imprudence. Le prêtre qui conduisait les enfants de Gien dans l'excursion tragique de juillet est mort après avoir sauvé quelques-unes des jeunes existences confiées à sa garde. Mais quelle folie d'avoir autant chargé une frêle embarcation, sur une eau profonde, sans avoir songé un instant au désastre possible !... On frémit en pensant à une telle légèreté!

La mort a empêché l'exercice de poursuites judiciaires. Au surplus, pour les parents en deuil, quelle consolation auraient-ils attendue d'un procès ? Il s'agit vraiment, dans un cas aussi poignant que celui-ci, moins de punir que de prévenir. Il faut que ceux qui prennent la responsabilité de conduire des troupes enfantines en éprouvent toute la charge et ne facilitent plus, par leur défaut de précautions, l'action tragique du destin.

### Les évadés du Kansas

*DéTECTIVE* a récemment publié l'émouvant récit des onze évadés de la prison de Lansing, dont quatre seulement furent repris, et dont les sept autres continuent à terroriser le Kansas et l'Oklahoma.

Sous la conduite du dangereux criminel Wilbur Underhile, la bande se cache dans la région sauvage du Neosho-River, surnommée « le pays maudit », où nul policier n'ose s'aventurer.

Le 14 juillet, deux évadés, Kenneth Conn et Alva Peyton, apparurent brusquement dans la ville de Parsons, et pénétrèrent dans la banque au moment où le caissier Isaac Mc Carty était en train de faire ses comptes.



La prison du Kansas où se sont produites les évasions.

Les bandits braquèrent leurs revolvers sur les employés de la banque en criant : « Haut les mains ! » Mais Mc Carty eut le temps de se glisser dans une trappe qu'il avait récemment fait construire au-dessous de la caisse et qui communiquait avec la chambre de sûreté...

Aussitôt qu'il se trouva à l'abri, Mc Carty fixa son revolver dans une meurtrière spécialement aménagée à cet effet.

Avant que les bandits aient eu le temps de se rendre compte de ce qui se passait, plusieurs coups de feu retentirent.

Conn et Peyton s'écroulèrent. L'un était mort ; l'autre, grièvement blessé.

### Un double fléau

Une épidémie de typhus fait rage actuellement à Santiago du Chili, et la plus grande partie des troupes a été mobilisée pour venir au secours de la population.

Celle-ci est d'autre part en proie à la panique, car une vague de crimes a déferlé sur la ville où l'état de siège a été déclaré.

Deux mille policiers ont été convoqués d'urgence pour lutter contre les meurtres, les cambriolages, les attentats de toutes sortes qui sèment la terreur parmi les habitants.

Dans l'espace de vingt-quatre heures, cent quarante-cinq attaques armées ont été enregistrées par la police.

### Publicité de «DéTECTIVE»

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *DéTECTIVE* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>).



Deux agents de police de 1833 appréhendent des « caymans ».

prenaient le pas de course... Ces « caymans » terribles étaient les auteurs d'un bon tiers des crimes commis dans Paris.

LIRE PROCHAINEMENT

dans

# DÉTECTIVE

## SOUVENIRS D'UN "CHIEN ÉCRASÉ"

par ALAIN LAUBREAU

ET

## LA SECRÈTE

UN GRAND REPORTAGE INÉDIT

de RENÉ GIRARDET

# MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

PUBLIE

Un grand roman sur les bas-fonds de Berlin :

## LA JEUNE FILLE EN SOIE ARTIFICIELLE

par Irmgard Keun

## APRÈS LA COUPE DAVIS

par Henri Cochet

TOUS LES MERCREDIS

16 pages illustrées

75 c.

Abonnement (France et Colonies)

Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

# DÉTECTIVE

ADMINISTRATION REDACTION

PARIS (VI<sup>e</sup>) - 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR  
MARIUS LARIQUE

FRANCE ET COLONIES  
ÉTRANGER (TARIF A)  
ÉTRANGER (TARIF B)

1 an 6 mois  
65,» 35,»  
85,» 45,»  
100,» 55,»

# DÉTECTIVE

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "DéTECTIVE".

**URVEILLEZ la femme !** » Telle était, en mai dernier, la consigne des gendarmes, qui veillaient autour d'une villa de Sartrouville. Marcelle Hamann habitait là.

Son mari venait de réussir une rocambolesque évasion. Après avoir simulé, durant des mois, une paralysie des jambes, Maurice Hamann, au cours de son transfert au Parquet de Pontoise, avait sauté d'un train en marche. Il était arrivé le soir même, hors de forces, à la villa de Sartrouville.

Le cambrioleur montra à sa femme sa cheville douloureuse.

— Je les ai quand même eus. J'ai réussi une évasion à laquelle je rêvais depuis dix-huit mois. Mais, en sautant par la portière, je me suis foulé le pied. Un train venait en sens inverse. Pour ne pas être broyé, je me suis jeté sous les wagons. Les marche-pieds me rasaient la tête. Avec les gendarmes à mes trousses, j'ai pu fuir en sautant à cloche-pied, à travers les broussailles.

Hamann eut un ricanement de triomphe.

Le premier soin de Hamann (à droite) fut de rejoindre sa femme (ci-dessous) dans sa villa de Sartrouville.



L'évadé se cacha, durant deux semaines, dans une cahute (ci-dessous), au milieu des champs.

La mesure de la route de Gonesse où logent la mère et les frères de Hamann.

# LA CAPTURE



Sa femme le soigna de son mieux. A l'aube, grimpé, méconnaissable, le bandit repartait. Les enquêteurs le manquèrent de très peu. Interrogé, Marcelle nia avec entêtement.

— Moi ?... L'avoir revu ? J'en ai trop peur ! Protégez-moi, plutôt.

L'occasion était belle. On surveilla la femme. Deux jours plus tard, cependant, elle déjouait la vigilance de ses gardes pour nous accorder une interview dans une brasserie voisine.

— Maurice, me tuer ? nous dit-elle. Ah ! la bonne blague !... J'ai raconté ça pour lui permettre de prendre le large. Je l'aime... Elle affectait une naïve confiance.

— C'est un as ! Jamais plus ils ne le reprendront !...

tard. On interrogea la mère.

— Il est loin, maintenant... Je ne regrette pas de l'avoir secouru !

Un lourd sanglot lui brisa la gorge.

— C'est un mauvais garçon, bien sûr ; mais c'est tout de même mon fils...

\*\*\*

Le brigadier-chef Barrad, qui dirige les inspecteurs de la banlieue nord, s'aperçut très vite que Hamann, sa cheville rétablie, allait reprendre sa vie de mauvais garçon. Cela commença, un soir, avec le cambriolage d'un bureau de tabac d'Epinay. Les malfaiteurs étaient venus et repartis en camionnette. Une Ford. Ils étaient entrés par un vasistas.

Or, Hamann, avant d'opérer, commençait toujours par voler une auto.

— C'est plus rapide, disait-il, et ça cache la camelote !

Chaque soir, la voiture-fantôme apparaissait sur quelque point ; mais la piste se perdait toujours. Les forfaits s'accumulaient.

Quand, au matin du 17 juillet, le garagiste Gérard, d'Aubervilliers, ouvrit son atelier, la plus belle voiture confiée à sa garde, une 9.4.4 Berliet, avait disparu. Passant par une lucarne, des inconnus avaient pénétré sous le hangar. Ouvrant alors sans peine la grande porte, ils avaient sorti la voiture à la main.

— C'est du travail « à la Hamann » ! appréciaient les inspecteurs.

Ils ne croyaient pas si bien dire. Dès le lendemain, la Berliet remplaçait la Ford. Les pneus neufs signaient chaque nouveau cambriolage. A Pierrefitte, à Dugny, au Bourget. Une nuit d'orage, un vendredi, M. Geraerd, marchand de motos à Epinay, entendit un bruit suspect. Il poussa ses persiennes et entrevit, sous un réverbère, un couple étroitement enlacé, en dépit des rafales de vent et de pluie... Une voiture, tous feux éteints, stationnait dans un passage contigu au magasin.

Le lendemain, M. Geraerd s'aperçut que, pénétrant par un vasistas, des inconnus avaient pillé sa boutique...

Deux jours plus tard, au cours de la nuit du dimanche 23 juillet, la Berliet laissa encore ses empreintes devant un garage de la ruelle des Cluzeaux, à Stains.

Quinze jours passèrent. L'idée d'obtenir une entrevue avec l'évadé nous obsédait. Nous retournâmes à Sartrouville. Le pavillon était silencieux. Mme Combeaudon qui, durant quelques semaines, avait généreusement hébergé la femme d'Hamann, leva les bras au ciel :

— Marcelle s'est enfuie le jour du dernier marché... Sans me prévenir, sans me remercier. La veille de son départ, la mère de son mari était venue la voir. C'avait été des paroles et des discussions à n'en plus finir. Le lendemain, sans doute convaincue, elle se sauvait. Elle sortait vers les dix heures du matin.

« — Je vais manger, à Houilles, chez une amie ! me dit-elle. »

Elle a bien été à Houilles. On l'a vue en gare de Grande-Ceinture... Houilles-Stains, c'est direct. On part à 11 h. 08 ; on arrive à 11 heures 57. C'est à Stains que demeure la mère de Hamann.

L'évadé était-il donc dans la région de Stains ?

Sa mère possède là, sur la route de Gonesse, une mesure d'un étage où elle vit avec ses trois derniers enfants, les petits frères de Hamann. Son grand fils se cachait-il chez elle ? Derrière la maison, une échelle était dressée, menant à une soupenne obscure...

— Etait-ce là ?... La police nous avait devancés. Depuis une semaine, les inspecteurs Tesseidre et René Martin étaient « en planque » dans le coin.

— Hamann est par ici ?

— Il n'est sûrement pas loin ! Il recommence à cambrioler dans les environs. Il cambriolera toujours. Il a ça dans le ventre !

L'inspecteur Tesseidre nous parla longuement. Dès le lendemain de l'évasion, les enquêteurs s'étaient rendus à Stains. Hamann devait revenir là. Il y était né. Il connaissait à merveille ce décor où il avait pratiqué ses premiers coups de main.

Nous l'avions dit au moment de son évasion : il avait pour lui l'immense maquis de la banlieue. Chaque bicoque, de Bobigny à la Courneuve, lui offrait un asile à peu près sûr.

Où se cachait-il ? Telle fut la première question que se posèrent les inspecteurs. Ils épièrent la petite maison de la route de Gonesse. En vain. La police judiciaire manque à la fois d'hommes et d'argent. Les enquêteurs devaient suivre, en même temps, d'autres affaires. Ils n'avaient ni le loisir, ni les moyens de veiller nuit et jour.

Ils apprirent trop tard que la mère de Hamann, avec le dévouement naturel qu'elle portait à son fils, allait presque chaque jour le ravitailler. Un cabas à la main, faisant mine d'attendre l'autobus, entrant dans un immeuble, ressortant par un verger, elle allait à travers l'immense zone qui va de Saint-Denis à Drancy.

L'évadé, que sa cheville enflée empêchait de marcher, était resté, durant deux semaines, allongé dans une cahute perdue au milieu des champs, sur le bord de la Vieille-Mer, un infect ruisseau.

Un matin, son pied redevenu valide, le cambrioleur changea d'air et reprit ses exploits. Des amis l'accueillirent. Une nuit ici. Une nuit là. Hamann était insaisissable. On sut cela trop



Les policiers surveillèrent la villa des Hamann (ci-dessus), à Sartrouville.



Un bureau de tabac d'Epinay fut « visité » par ces cambrioleurs-fantômes.



La plus belle voiture confiée au garagiste Gérard, une 9.4.4, Berliet, avait été enlevée par Hamann et ses complices.

Entrant par une vitre adroitement brisée, des malfaiteurs avaient pillé le garage : cent litres d'essence, dix bidons d'huile, une roue de secours, et le reste. L'entretien de l'auto volée n'était donc pas très onéreux.

— C'est du Hamann « tout pur » ! constatèrent une fois de plus les enquêteurs.

Avec ténacité, avec rage, ils recherchaient la voiture. Ils pensaient, grâce à elle, parvenir à l'évadé. Ils y parvinrent. Un matin, on leur signala que la Berliet stationnait rue de la Guadeloupe, à Paris.

Vaguement dissimulés dans un estaminet voisin, les policiers attendirent, de neuf heures du matin à neuf heures du soir, la venue du bandit.

Sortant du Riquet's-Hôtel, où demeure sa belle-sœur, Hamann apparut soudain, à la nuit tombante, suivi de sa femme. Méconnaissable avec son béret basque et ses lunettes noires, il s'assit au volant de la voiture.

— Haut les mains !...

L'inspecteur Tesseidre ceintura le cambrioleur qui put à peine esquiver un geste suspect. Le couple fut aussitôt enchaîné et la voiture, pilotée par le brigadier Barrad, gagna en toute hâte, le commissariat d'Aubervilliers.

— C'est idiot, de m'être laissé faire ainsi ! rageait le malfaiteur.

— Et moi ! se lamentait sa femme, pour une fois que je sors avec lui en auto ! Quelle poisse ! Dire qu'il faut toujours que je sois là quand Maurice se fait « emballer » !

\*\*\*

Hamann a avoué quelques-uns de ses forfaits. Le moins possible. Il s'est refusé de révéler les noms de ses complices. Il cherche surtout à innocenter sa femme.

Mais où est la marchandise volée ? A Hautmont, dans le Nord, pensent les policiers. En effet, voici quelques jours, une voiture dérobée à un instituteur de la Courneuve a été retrouvée dans un fossé, près de Feignies. Les témoins de l'accident assurent que les occupants et les colis de l'auto retournée furent aussitôt repris par une 9.4.4. Berliet qui suivait. Le conducteur, répondant au signalement d'Hamann, a pris, sans attendre, à vive allure, la route de Hautmont. Or, le cambrioleur a reconnu avoir été en Belgique depuis son évasion !...

N'est-ce pas une feinte ? Et ses larçons ne sont-ils pas chez un des nombreux amis qu'il possède à Hautmont ? C'est d'ailleurs en voulant faire écrouler, dans une banque de cette ville, des titres volés qu'il fut identifié et arrêté en 1931. En tout cas, la découverte de ses recéleurs réserve des surprises.

A l'instruction, Hamann affecte une morgue attristée :

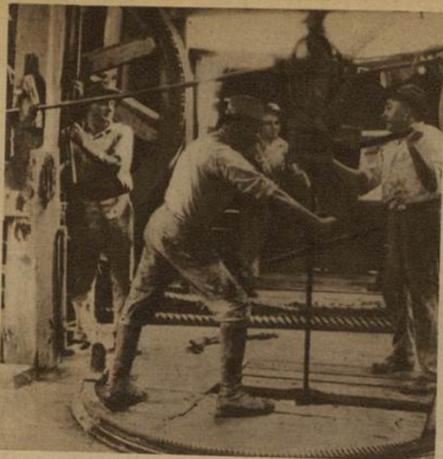
— Ce que je regrette, c'est ma liberté. J'y avais rêvé durant dix-huit mois. Elle n'a pas duré trois mois... Tant pis... Je recommencerai. Il n'y a rien de tel que d'être « en cabane » pour bien réfléchir... Je remettrai ça... Le Parquet de Pontoise va encore me réclamer... alors !...

Impudence et imprudence. Il n'est pas bon qu'un prisonnier crie ses projets sur les toits. Hamann a brisé son beau rêve. Il ne reste, de toute cette odyssee, que deux gendarmes sévèrement punis. Peut-être trop, puisque Hamann ne s'évadera plus.

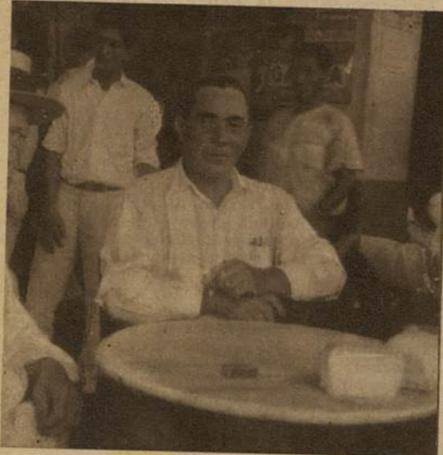
Emmanuel CAR.

Encadrés par les inspecteurs de la P. J., Hamann et sa femme (au fond) arrivent au Dépôt.





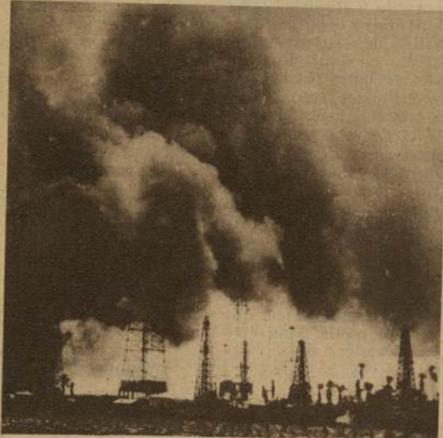
Parmi les foreurs de puits, il n'est pas rare d'entendre une voix de chez nous. C'est celle d'un évadé, encore en « cavale ».



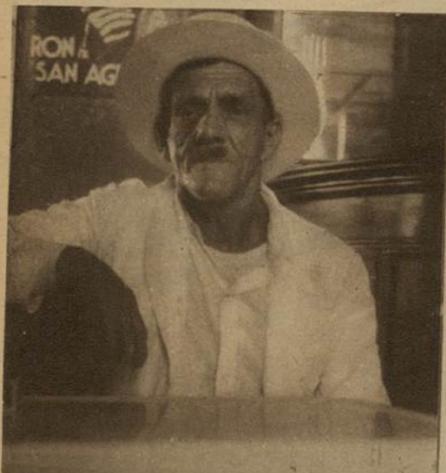
Nous nous réunissions au bar de Henry-le-Français, un Français régulier, et, là, j'entendis raconter de tragiques histoires.



Dans les rues très modernes de Maracaïbo, on rencontre des Indiennes tatouées que la civilisation ne paraît pas effrayer.



Je vis un puits incendié d'où s'élevaient des panaches de fumée; il en avait pour six mois à vomir le grand feu de la terre.



Hippolyte, meneur de « cavales », se fait sans cesse renvoyer au bagne, mais ce n'est pas toujours pour y chercher des évadés...



Des Français s'y montrèrent. Ils se réunissaient *calle del Comercio*, au bar de Henry — un Français régulier. Je ne fus pas longtemps avant de me reconnaître dans ce carrefour de la Belle.

— Des évadés, il doit y en avoir à Maracaïbo, grommela un jour l'aventurier qui répondait au surnom de « l'Ange Gabriel ». Moi, par exemple, je ne pourrais pas vous dire où ils sont...

Il buvait à petits coups, détournait les yeux et, pour rendre moins visible son mensonge, essayait de faire sourire son bon visage rond. Puis il s'en retournait à la posada Gambrinus — une auberge dont il dirigeait les destinées. Mais je savais bien qu'il ne tarderait pas à revenir au bar Henry pour me demander si je n'avais pas rencontré d'autres évadés sur ma route et s'ils ne m'avaient pas dit qu'il « en venait »!

C'était un étrange bonhomme, ce déclassé de l'aventure ! Depuis quinze ans qu'il s'était évadé du bagne, il avait traîné partout où il y a du pétrole à conquérir, que ce fût en Colombie, au Venezuela ou au Mexique. Il y avait amassé, et non sans risques, un petit magot. Une pensée de rentier le lui avait fait aussitôt transformer en belles et bonnes pierres : une petite maison où il avait installé une auberge. Il aurait pu vivre tranquille, mais, maintenant, il s'ennuyait. Son vieux cœur de condottière lui rappelait à chaque instant qu'il y a toujours des terres vierges à forer, du pétrole à trouver, une guerre à soutenir. Cela c'était le drame d'Ange Gabriel. L'argent qu'il avait ne l'intéressait pas; il le perdait; il le donnait aux évadés de passage, comme s'il n'avait plus qu'une hâte : que la *Standard* ou la *Shell* le fissent revenir à la brousse, sa vraie mère. Tel était l'homme à qui, en arrivant à Maracaïbo, je confiai mon destin !...

Je compris bientôt qu'il était partagé entre le désir de me faire connaître ses compagnons de chaîne et la crainte de les perdre. Voici ce qu'il trouva pour apaiser sa conscience. Chaque jour, il amenait au bar un Français de Maracaïbo, que je ne connaissais pas encore, et il m'exaltait ses mérites, surtout s'il s'agissait d'un chercheur de pétrole ou d'un explorateur audacieux. Cela, à son avis, supprimait entre nous toute explication sur ce que nous appelons le passé. Bien entendu, il choisissait uniquement, parmi ses amis, les évadés du bagne et je souriais *in petto* de cette étrange compagnie. Du moins, sauvait-il les apparences et me permettait-il de traiter en frères Milou, dit « La Fouine »; Georget, dit « Le Pégriot »; Moussault, Dechavanne et Forêt, vieux évadés qui brûlaient de me parler de leur Belle et de leurs « cavales »!

— Des types, hein ! se rengorgeait Ange Gabriel.

Milou pouvait inscrire dans sa légende l'extraordinaire honneur d'avoir été secrétaire d'un ministre de France à Haïti, à l'époque de la révolution, et d'avoir tiré d'affaire pas mal de nos compatriotes, ce qui laissait à penser qu'il n'avait pas dû oublier de se confectionner un passeport ! Georget, dit « Le Pégriot », était ingénieur : il installait les machines de la *Lago Petroleum*. C'était le poète de la troupe : il rimait des vers en l'honneur des Indiennes tatouées du village lacustre, car l'amour des femmes de couleur était — faut-il le dire — son péché mignon. Moussault ne pouvait s'empêcher de rappeler sa remontée de l'Orénoque, mais cela sans préciser que Barancas, où il avait

affaire. Tout Européen qui arrive à Maracaïbo est un homme suspect, surtout au regard de l'*Intelligence Service* qui veille la curiosité des observateurs anglais — d'ailleurs, me rattrapèrent à Curaçao) — n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que le surintendant de la *Shell*, en me délivrant mon sauf-conduit, m'apprit fièrement « j'étais une des cent personnes qui pourraient tirer vanité d'avoir vu les camps de son lustre compagnie » ! Et, dans la bouche de cet homme sec et glacé, l'éloge n'était pas mince !... Ange Gabriel assistait à l'entretien au titre de fidèle serviteur des conquérants, mais je compris bien qu'il faisait effort pour ne pas sourire orgueilleusement, car, ce que me faisait accorder, un ministre ne l'eût obtenu.

Ange Gabriel, Milou et moi, nous partîmes. Milou est petit et plus mince que moi, mais dis qu'Ange Gabriel, trapu et corpulent, pouvait passer pour notre père. Dans le décor unique du lac où il avait brûlé ses os, compris qu'il pouvait vraiment exercer sur nous des droits paternels. Quand, d'un geste large, il embrassait la terre, vers laquelle retournait, qu'il nous expliquait que toutes les plaines qui s'étendent entre les Andes nézéliennes et la Colombie suent du pétrole, comme si elles avaient hâte de se débarrasser, il prenait figure de boucanier courageux. Des pétroliers passaient dans remous du vapeur; on voyait tous les pavillons du monde dans l'ombre immense des orillames de la *Shell*; il les dénombrerait comme un corsaire eût décrit ses prises. Comme tous les hommes du pétrole, il ne savait rien l'effort des Anglais, des Américains et des Hollandais audacieux. Je l'écoutai, tant que me le permettait le soleil, dans la chaleur lourde qui monte des eaux mortes. Sans les provisions de quinine que j'avais absorbées, j'eusse greloté sous la fièvre, car le royaume du pétrole est aussi l'empire de la malaria !... Je voyais des forêts de mures sortir du lac, s'échelonner sur le rivage. Des puits, encore des puits; il n'avait que cela, sur l'eau bouillante et sur un sol dépouillé de sa végétation, où s'arrête l'on creusait pour installer d'autres puits, cela jusqu'à l'infini de la Cordillère !

— Camp numéro un; camp numéro deux, épelaient Milou, quand nous passions devant des villages indiens où tombait l'ombre des puits géants...

Il y avait là, que ce fût sur la terre ou sous les eaux, de quoi faire fonctionner jusqu'à la fin des siècles tous les bateaux, toutes les usines et toutes les locomotives du monde.

Il m'arriva de voir un rivage pleurer de l'asphalte brûlant. Un immense nuage barrait le ciel : un puits avait pris feu; il en avait pour six mois à vomir des flammes de la hauteur d'un building ! Nous débarquâmes. Une auto de la *Shell* nous emmena à travers les terres. On ne vit plus que des puits et d'immenses réservoirs. Nous nous arrêtions devant des bars français, des bars chinois et d'étranges conquistadors venaient apaiser leur malaria; ils s'asseyaient au milieu d'Indiens qui fixaient sur nous un regard significatif... Une journée se passa qui ne nous laissa que le désir non de parler, mais de dormir. Au second jour, une pirogue nous amena à la limite des terres vaincues. L'Ange Gabriel, bien qu'il conservât son ton bonhomme, parut grandi sous sa destinée.

Il était de ceux qui étaient venus planter les premiers, sur ces territoires lépreux,

## XI<sup>(1)</sup>. — LES CONQUÉRANTS DU PÉTROLE

Je traversais un nouveau désert : deux cents kilomètres de route dans les Andes; quatre cents autres kilomètres dans la plaine du pétrole, un paysage magnifique et terrible, sans autre horizon que les Cordillères, ou, dans la plaine, l'ombre de Curaçao sur la mer grise... J'avais parcouru les Guyanes de bout en bout. Quand je ne fus plus qu'à une centaine de kilomètres de la Colombie, j'aperçus, trépidante, autour d'un lac immobile, Maracaïbo, une ville irréelle, toute de ciment et de marbre, derrière une barrière de villages lacustres. Des Indiens bizarres, des Indiennes, cachées par des étranges masques, y promenaient leur nonchalance, au milieu d'un peuple d'aventuriers des deux mondes. C'était la cité du pétrole, la sultane du lac... (2)

travaillé pour le compte de M. Vilgrain, notre ancien ministre, avait été son hôte de « cavales ». Quant à Forêt et Dechavanne, s'ils avaient une moins brillante odyssée, on les savait du moins prêts à sacrifier leurs vieilles carcasses dans les terres neuves où la *Standard* et la *Shell* sont pressées de planter leur drapeau...

Bientôt, ils furent tous d'accord pour inviter Ange Gabriel à s'occuper de ma fortune.

— Il faudrait lui faire visiter ces camps défendus du pétrole, disaient-ils. Ça, pour un Français, c'est à voir !...

Ainsi, de par leur grâce souveraine, me trouvai-je embarqué sur le vapeur de la *Shell* qui dessert les camps. Cela n'a l'air de rien, mais, au pays du pétrole, c'est toute une

drapeau des pétroliers, et chasser de leurs refuges millénaires les sauvages Motillonés des Indiens blancs, aux cheveux blonds, aux yeux bleus. Il y avait en six blessés et deux morts. Les morts, c'étaient deux Américains qui avaient violé un temple motillon, qui y avaient enlevé des pierres sacrées, croyant qu'il suffisait d'y accumuler des harmonicas et des colliers de verre pour apaiser la colère des Dieux indiens.

— Comme nous remontions la rivière, expliquait Ange Gabriel, les Indiens ont tiré à l'arc. Tous les coups ont porté. Nous de-

## GRAND REPORTAGE

# LA ROUTE

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 239.  
(2) Sultane du lac : nom indien de Maracaïbo.

chargions nos revolvers ; mais va-t-en tirer à travers des arbres géants ! Nous n'avons pas aperçu un seul visage. Je vous donnerai les flèches qu'on a retirées des corps des blessés : elles sont en bois de rose. Mais, attention, je crois qu'elles sont empoisonnées au curare. (1)

Tout changea, quelques jours plus tard, entre nous, et j'appris, en même temps que le passé de mes compagnons, un nouveau secret de la route des « cavales ».

Ce fut grâce à un fou que se délia la langue des évadés de Maracaïbo. L'homme, bronzé comme un Indien, avec des cheveux raides et une moustache touffue, était un de ces Français que je voyais tourner dans le bar sans qu'on pensât à me le faire connaître. Un jour, n'y tenant plus sans doute, pris par ce besoin de confidences qui caractérise tous les forçats, il vint à moi, m'invita à boire — alors qu'il n'avait pas un sou dans sa poche — et me cria, du même ton, qu'il arrivait du bagne et qu'il n'avait pas peur de le dire...

Ce fut hallucinant et pénible car, tandis que les autres évadés fuyaient sous l'orage, abandonnant leurs verres, se réfugiant dans la rue bruyante, l'homme paraissait prêt à toutes les accusations et à tous les mouchardages.

Je le payai, je lui demandai de venir me voir ailleurs, dans un lieu plus discret ; il partit. Mais quand les évadés, rassurés, revinrent autour de ma table, leur expression n'était plus la même.

Je crus revivre une des scènes de l'Orénoque.

— N'écoutez pas cet homme, protestait Ange Gabriel, d'un ton vif. C'est un mendiant et un fou, sans courage, un de ceux qui nous feront arrêter demain, parce qu'on nous confond avec eux. Il ne vous dira que des mensonges. Nous aussi, nous sommes des évadés...

Alors commença mon vrai voyage dans la vie des évadés de Maracaïbo. Le croira-t-on ? Tout ce qu'ils avaient à me dire de leur mauvaise chance, ils se l'étaient si peu confié les uns aux autres qu'ils venaient, un par un, à une table qu'ils me firent dresser, comme s'il leur était nécessaire, pour se libérer, qu'il y eût entre nous le secret du confessionnal. Pauvres confidences ! Je ne retins d'Ange Gabriel que ceci : l'homme à qui la *Standard* et la *Shell* confièrent parfois la paie de leurs ouvriers, deux cent, trois cent mille francs, avait été mêlé à une affaire de fausse monnaie et, pour éviter la prison, il avait voulu être condamné au bagne, car il avait toujours eu confiance dans sa Belle. Milou, lui, me demandait de ne pas m'intéresser à son « cas », car, disait-il, « je suis un mac et je le resterai toujours. Il est trop tard pour recommencer ma vie ! » Georget, dit « Le Pégiot », rappela une vie terrible : ses voyages dans tous les pénitenciers militaires, un rapt, un meurtre ; puis, du même ton naturel, il m'énuméra ses talents : au bagne, il avait appris la versification et la mécanique. Son goût pour la mécanique lui avait permis de se baptiser ingénieur-expert ; ses dons poétiques lui avaient inspiré la *Chanson des cavales*.

L'atmosphère n'était plus la même, dis-je ; et, quand les confessions furent finies, j'eus, en savourant une « vraie » absinthe, la surprise d'entendre mes forçats reprendre à mi-

*Quel que soit le sort qui nous touche  
Nous irons tout droit devant nous !  
Les yeux pleins de regards farouches  
Et le cœur d'un espoir plus doux.  
En songeant ! En rêvant ! (bis)  
A mourir au Venezuela !... (bis)*

Puis, il n'y eut qu'un cri :  
— Il faut lui faire voir Hippolyte.  
— Hippolyte ?  
— Hippolyte, l'homme qui va chercher les « cavales ». Il les amène au port, puis s'en retourne en prendre d'autres. Maintenant, il se repose au pays du pétrole...

Depuis que j'étais au Venezuela, chaque fois que je traversais une ville ou un village d'évadés, on me parlait d'un forçat qui avait une extraordinaire conception de la liberté. Il s'évadait, vivait les heures difficiles de la traversée, voire de la remontée de l'Orénoque, amenait ses compagnons au rivage béni, puis, quand on le laissait libre, s'en allait demander au consul de France de le rapatrier.

Où cela ? Au bagne. Les consuls français en tombaient d'étonnement. Ils disaient :

— N'es-tu donc pas bien, ici ?  
— Je voudrais reprendre le premier bateau pour la Guyane.  
— Va-t-en au diable !  
— Je vais écrire au ministre de France pour lui demander d'appliquer la loi...

On rapatriait Hippolyte et, trois mois plus tard, on le voyait revenir de nouveau s'adresser au consul.

— Un déséquilibré, sans doute, me disaient-ils.

Je vis arriver Hippolyte. Il transportait un grand sac à provisions. Il profitait de mon invitation pour aller faire le marché de son maître. Hippolyte, il me l'apprit tout de suite, était « bonne de curé », domestique chez un missionnaire espagnol, et l'accompagnait parfois quand il fallait aller catéchiser les Indiens.

Je n'ai jamais vu un forçat qui eût plus de rides qu'Hippolyte ! Son visage en était strié comme si, les aimant, par coquetterie, il s'était tout simplement fait faire des coutures. Ses yeux enfoncés lui donnaient, « à perpétuité » sans doute, ce regard qu'on voit aux prisonniers derrière leurs barreaux. Si ce n'avait été sur la terre de l'évasion un personnage comique, il m'aurait effrayé.

Sans se presser, il me raconta son histoire. Pas son passé ! Il ne s'en souvenait plus. « Il y a si longtemps ! » disait-il. Mais son présent d'entrepreneur d'évasions à la petite semaine.

— C'est moi, Hippolyte ! souriait-il. On a dû vous parler de moi, à Saint-Laurent-du-Maroni !

Il reprit :  
— Je sais passer où les courriers ne passent jamais. J'ai transporté douze « cavales » ! Je n'ai pas eu un seul naufrage !...

Autour de nous, les évadés riaient de son discours comme d'une plaisanterie. Hippolyte poursuivit :

— Vous allez comprendre. Quand on me rapatrie, je vis comme les passagers de troisième classe : bien logé, bien nourri, et l'équipage est gentil avec moi. J'arrive à Saint-Laurent. Le bruit de mon retour se répand dans les camps comme une trainée de poudre. « Le vieil Hippolyte est revenu ! » Je reçois aussitôt du tafia,



*Au pays du pétrole, les villages indiens sont devenus des camps de travail, dans le décor des puits qui sortent du lac et de Maracaïbo, la grande ville irréaliste.*

du tabac, de l'argent, et c'est à qui viendra me proposer de le prendre en « cavale ». Alors, j'attends qu'il y ait assez d'argent, que la barque soit prête et les vivres achetés, et je repars... Ça « leur » coûte trois mille francs par « cavale ». Quinze cents francs pour moi et quinze cents francs pour les vivres. Mais je suis honnête ! Ce qui est promis est promis et je ne voudrais pas gagner un sou, ni sur les vivres ni sur l'embar-

cation. L'argent des autres, c'est sacré !  
« On l'a bien vu, pendant ma dernière « cavale ». J'avais deux mille francs à garder. J'ai passé deux jours sans dormir pour qu'on n'eût pas la tentation de me voler. La nuit avant le départ, j'avais envie de boire un coup. Ça arrive ! C'est sur mon argent que j'ai pris mon ivresse. Quand on me vit saoul dans Saint-Laurent, le bruit se répandit que j'avais bu l'argent de la « cavale ». Je laissai dire. L'argent était là. Pour ne pas risquer de le perdre, je l'avais confié au plus grand boucher de la ville !...  
« Ah ! cette « cavale », conclut-il. Ça a été la plus grande peine de ma vie. J'avais

un ami, comprenez-vous, un acteur de théâtre, l'homme des rôles de femmes. Je l'avais emmené malgré les autres. Quand nous sommes arrivés à Barancas, il a été ingrat. Il m'a quitté... »

Ses yeux brillèrent étrangement. Il voulait partir.

— Il faut que j'aille préparer le dîner du père, dit-il.

J'insistai. Alors, d'une voix assourdie, Hippolyte me murmura de troubles confidences. Ce qu'il allait chercher à Saint-Laurent-du-Maroni, ce n'était pas seulement de l'argent et des « cavales », c'étaient des amants !

(A suivre.) **Henri DANJOU.**  
Copyright by Henri Danjou et Détective 1933.  
Reportage photographique « Détective ».

Lire, jeudi prochain :  
**LE RAVIN DE LA MORT**

leur voix la chanson d'évasion que j'avais demandé à Georget de me dire... et qu'il chanta sur l'air des *Compagnons de la table ronde*.

*Compagnons de luttés et de chaînes  
Essayons du sort ou du fer,  
Unissons nos bras et nos peines  
Et fuyons de ce trou d'enfer !  
Et fuyons et marchons (bis)  
Du côté du Venezuela !... (bis)*

(1) Curare : poison violent.

**REPORTAGE PAR HENRI DANJOU**  
**DE L'ÉVASION**

# Faits Divers

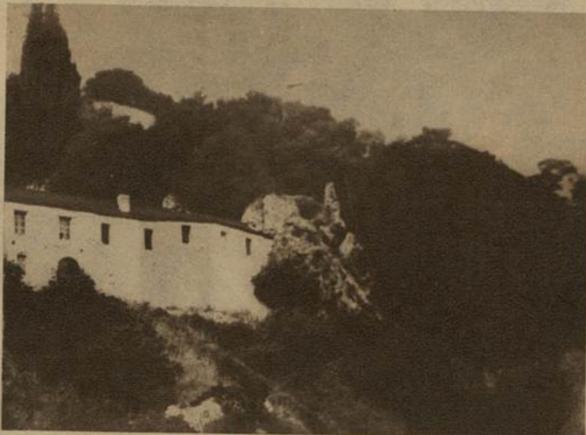
## Le couvent maudit

Athènes (de notre correspondant particulier).

Les paysans de Janina considéraient avec inquiétude le couvent de Dourahani, dont la masse blanche se détachait, tout en haut de la montagne, face à la mer, parmi le fouillis des lentisques, des oliviers et des cyprès noirs. Depuis deux jours, on n'entendait plus sonner la cloche du riche monastère.

Il se passait quelque chose de grave là-haut.

Ce fut une vieille blanchisseuse du village qui lavait le linge des « saints » du Dourahani qui se décida la première à se rendre compte de ce qui se passait.



Les paysans de Janina considèrent avec épouvante les murailles blafardes du couvent de Dourahani.

les bons pères et la sainte mère de Dourahani, le moyen de vivre à bon marché et presque confortablement.

Le Parquet, prévenu aussitôt, se rendit sur place et ouvrit une enquête. La gendarmerie se mit, de son côté, à l'ouvrage. Elle parvint à mettre la main sur divers individus, parmi lesquels les frères Zaras, un certain Golia et d'autres, qui, selon toute probabilité, sont les principaux coupables de ce crime atroce.

Des perquisitions opérées dans les domiciles des prévenus ont mis au jour des pièces à conviction précieuses

pour l'instruction : habits ensanglantés, rasoirs, couteaux.

Les frères Zaras et Golia étaient récemment sortis de prison où ils étaient détenus sous l'inculpation d'un autre crime dont ils avaient été accusés. L'an dernier, en effet, un crime semblable à celui du couvent de Dourahani avait été commis dans un monastère voisin et c'est sur les déclarations du révérend père Nicodimos, que les frères Zaras et leurs complices avaient été arrêtés.

Ils avaient alors juré de se venger.

Malgré l'activité déployée par l'instruction, l'œuvre de la justice et de la gendarmerie est plus ardue, étant donné que les paysans, terrorisés par les menaces des parents des inculpés, n'osent pas éclairer le Parquet et le seconder dans son œuvre. Néanmoins les preuves s'accumulent.

Les habitants de Janina ne regardent plus aujourd'hui qu'avec une peur superstitieuse le couvent maudit de Dourahani, dont les bâtiments clairs, au coucher du soleil, semblent baigner dans une clarté sanglante.

P. K.



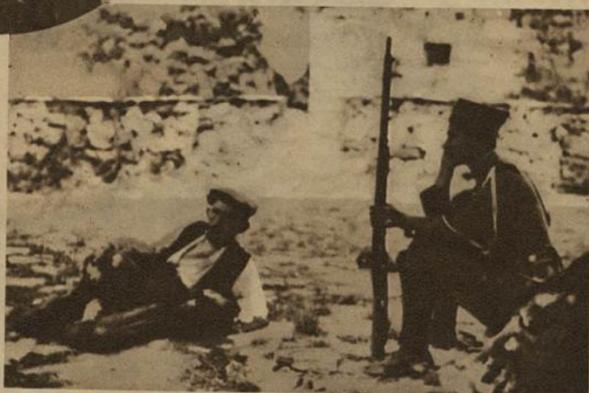
Une des quatre victimes de ce drame atroce était le supérieur du monastère, le Révérend Père Nicodimos.



Une blanchisseuse (à gauche) qui lavait le linge des moines fut la première à découvrir l'horrible carnage.

Alors un cri horrible s'échappa de sa gorge. Elle tourna les talons et s'enfuit.

Tous les habitants du couvent avaient été sauvagement massacrés. Dans leurs cellules respectives, on avait découvert tour à tour le révérend Nicodimos Athanassiadis, prieur du monastère, le grand pope à la barbe longue auquel soixante années de mortifications et de prières avaient donné l'aureole d'une sainteté, pleine de profits pour la communauté; la vieille religieuse, horriblement égorgée; un jeune moine qui faisait ses débuts dans la vie monastique et un laïc, du nom de Brouscas, qui avait trouvé dans l'hospitalité offerte par



Le paysan Golias, inculpé du crime, est étroitement gardé à vue par un gendarme grec, fusil à la main.

## Le secret du four

Cahors (de notre correspondant particulier).

UNE lettre anonyme vient d'arriver au Parquet de Cahors. Elle est brève, émaillée de fautes d'orthographe, mais elle est précise.

« Monsieur le juge, « La fille Dazols qu'elle demeure au hamau de Loignes a accouché en cachette chez elle. » Marie-Louise Dazols a treu-

Marie-Louise Dazols (à gauche) a-t-elle brûlé son nouveau-né dans le foyer du four à pain ?



te-cinq ans. Elle habite le hamau de Loignes avec sa mère, septuagénaire.

C'est une drôle de fille ! Il y a une dizaine d'années, on parla beaucoup d'elle. Ne s'était-elle pas baignée, après s'être entièrement dévêtue, dans le bénitier de l'église !

— Pour chasser le démon, expliqua-t-elle.

Devant les magistrats, elle nie, obstinée et farouche. Mais on retrouve dans sa chambre des linges ensanglantés. Elle se décide alors à avouer.

— J'ai, dit-elle, accouché d'un enfant dont j'ignore le sexe. Je l'ai enveloppé dans un linge et jeté dans une cuve du chai.

Mais les enquêteurs, à l'endroit désigné, recherchent en vain le cadavre du nouveau-né. Qu'est-il devenu ?

Les regards d'un juge se portent sur un four de campagne situé en face de la maison, un four dont les cendres fumaient encore dimanche matin, alors que, les jours précédents, chacun avait pu constater qu'il était éteint.

Marie Dazols a-t-elle brûlé son enfant ?

Elle reste, depuis son premier interrogatoire, obstinément muette.

Les cendres du four ont été recueillies et vont être examinées. Révéleront-elles l'horrible secret ?

L. P.

8 JOURS à l'essai

# En réclame



N° 22. Voiture d'enfant, modèle de luxe, marron, bleu, noir. Gâsse garantie tout bois, forme anglaise. Suspension extra souple "Dau-mont", 4 gros ressorts à boudins, montée sur vaste caisse fermée jusque dans le bas. Garniture capitonnée. Ceinture de sûreté, avec roues flasquées de 25 cm., caoutchouc à alvéoles de 22 mm.  
Prix : 288 fr. payable 24 fr. par mois.

Franco de port

1<sup>er</sup> versement 1 mois après la livraison

Frs 288 payable **24** par mois

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

N° 11. — Appareil "RÈVE IDEAL" pour pellicules 6x9 entièrement métallique, beau gainage, bordé métal poli, soufflet peau, viscousé, mise au point avec l'arrêt automatique à l'infini et échelle graduée, obturateur trois vitesses et deux poses, propulseur métallique, objectif anastigmat Magir Hermagis, très lumineux F. 6,3. EXPÉDITION FRANCO, Frs : 288. », payable Frs : 24. » par mois.

N° 12. — Même appareil que ci-dessus, mais format 6 1/2 x 11. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.

N° 4. — Appareil photo pour plaques 9 x 12. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.



### BULLETIN DE COMMANDE N° 16

Je prie la Maison Girard et Boitte S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer franco les marchandises suivantes :

N°..... (pour la voiture d'enfant indiquer la teinte).....

au prix de frs..... que je paierai..... frs par mois pendant 12 mois à votre compte chèques postaux Paris 979.

Fait à..... le..... 1933.

Nom et prénoms..... Signature :.....

Date et lieu de naissance.....

Profession.....

Domicile.....

Département.....

Gare.....

# Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)

## A 62 ans il travaille toute la journée sur une échelle

Ce peintre-décorateur rend hommage à Kruschen

Passer sa journée debout sur une échelle à soixante-deux ans et se retrouver le soir parfaitement dispos, voilà un genre de record qui n'est pas à la portée de tout le monde. C'est grâce à Kruschen que ce peintre-décorateur a pu nous l'annoncer. Il écrit :

« Souffrant de maux de reins et de faiblesses par suite de surmenage, j'ai essayé les Sels Kruschen. J'en suis à mon troisième flacon et je vais continuer à en prendre, car je suis tout à fait remis et je puis travailler toute la journée sur une échelle sans fatigue malgré mes soixante-deux ans. Tous mes remerciements pour le bien que me vaut votre belle découverte. »

A. M... Melun.

La « petite dose » de Sels Kruschen que vous prenez chaque matin apporte à votre organisme — judicieusement dosés et combinés — les différents sels naturels nécessaires à son bon fonctionnement quotidien. Kruschen stimule la foie, les reins, l'intestin; il empêche toute constipation; il empêche toute formation de toxines, purifie votre sang et le fortifie. Vos malaises, votre lassitude disparaissent alors comme par enchantement; vous retrouvez toute votre ardeur et votre énergie. N'importe quel pharmacien peut vous vendre des Sels Kruschen. Le flacon coûte 9 fr. 75; le grand flacon (suffisant pour 120 jours), 16 fr. 80.

## DE JOLIS SEINS



Pour développer ou raffermir les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour la santé et d'une efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement (joindre timbre). Labo. T. SYBO, 34, rue St-Lazare, Paris (9<sup>e</sup>).

## MAIGRISSEZ en vous PORTANT MIEUX

Demandez aux Laboratoires T. LAMA, 34, rue St-Lazare, Paris (9<sup>e</sup>), la notice gratuite du traitement double LAMA qui vous donnera le moyen de MAIGRIR RAPIDEMENT EN VOUS PORTANT MIEUX (joindre timbre).

### Horoscope Gratuit

Vous ne devez plus ignorer VOTRE DESTINÉE

Le célèbre professeur KEVODJAH affirme que chacun peut améliorer son sort et atteindre le bonheur en ayant recours à l'Astrologie. Afin de prouver l'exactitude de son affirmation il offre de dévoiler l'avenir à tous ceux qui lui en feront la demande. Il vous renseignera sur les personnes qui vous entourent, vous indiquera le chemin à suivre pour obtenir la réalisation de vos desirs et réussir dans vos entreprises : Affaires, mariage, spéculations, héritages...



Il connaît également les secrets de l'Inde mystérieuse qui vous permettront de vous faire aimer sûrement de l'être choisi.

N'hésitez pas à lui envoyer vos Nom, adresse, date de naissance, auxquels vous pouvez joindre 2 fr. en timbres pour frais d'écriture. Il vous adressera sous pli discret une étude gratuite dont vous serez émerveillé.

Professeur KEVODJAH, service VAH 80, rue du Mont-Valérien, SURESNES, Seine.

**LA CHANCE ET LE BONHEUR**  
illumineront votre vie, si vous possédez la MYSTÉRIEUSE FLEUR d'AMOUR  
préparée spécialement pour vous, lumineuse dans la nuit, au parfum magique, sûr de son pouvoir, je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai, sans engagement de votre part.  
Choisissez la fleur que vous désirez rose ou œillet blanc. Une étude de votre vie et votre portrait graphologique seront offerts gratuitement pour toute demande. Indiquer vous-même votre date de naissance et joindre 3 frs. pour frais d'envoi.  
NOMBREUSES ATTESTATIONS  
PROFAOUR T. Rue Franklin 30 LYON

## PEIGNE NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE ONDULATEUR

Denture à double ondulation  
A litre de propagande, 20.000 peignes sacrifiés à



8 fr. PEIGNE ONDULATEUR breveté indispensable aux Dames & Messieurs Ondule les cheveux longs et courts, sans for à friser ni épingles, rien qu'en se peignant.

Plus de pertes de temps et de grosses dépenses chez le coiffeur, grâce au Peigne-Ondulateur, vos cheveux seront toujours bien ondulés. Envoi contre remboursement. Ets MCKURKE (serv. 4) 33, rue d'Hauteville, Paris X<sup>e</sup>.

L'APÉRITIF **PIKINA** FABRIQUÉ PAR PICON & C<sup>IE</sup>

Agen (de notre correspondant particulier).

La Mazet était assise auprès de la fenêtre. Raidie dans ses vêtements de deuil, la tête haute, les mains croisées sur les genoux, elle restait immobile, attentive à tout ce qui se disait autour d'elle...

Il y avait une heure à peine que Marcel Mazet, le vieux maître de Cantepedrix, avait quitté la ferme, cloué entre les planches étroites de son cercueil.

Une ombre se pencha vers la femme : — Marcel sera bientôt vengé. On est, paraît-il, sur la piste de l'assassin.

La Mazet tressaillit violemment. Une pâleur envahit son visage. Ses mains se crispèrent, griffant la robe noire.

■ ■ ■

Les moissons de 1933 sont terminées. Sous les lames des faucheuses mécaniques et le croissant d'acier des faux brillantes, les épis lourds de soleil et de maturité sont tombés.

Les meules ont dressé dans les champs leurs architectures dorées...

Puis, la batteuse est venue. De ferme en ferme, elle a fait le tour du village. Sans arrêt, on a entendu sa chanson monotone...

Nul ne se doutait alors que le crime rôdait et que la mort viendrait jeter son ombre sanglante sur les gerbes d'or...

Marcel Mazet était un joyeux compagnon et un franc buveur. Aussi, lorsque, vers dix heures du soir, les paysans lourds de fatigue, de gaieté et de vin se levèrent de table, le fermier de Cantepedrix était-il complètement ivre. Il tituba et retomba sur son banc en grognant.

Il y eut des rires, des plaisanteries, de larges claques sonores sur les épaules...

— Le « Marcelou » ne tient plus sur ses jambes, rigola quelqu'un ; va falloir une brouette pour le ramener chez lui...

Aussitôt dit, aussitôt fait et le cortège comique se mit en marche.

A la ferme de Cantepedrix, tout dormait. Il fallut frapper à la porte. Une fenêtre s'illumina, découpant son rectangle jaune dans la façade obscure. Une clé grinça et la Mazet apparut, drapée dans sa chemise de nuit, sur le pas de sa porte :

— Faut l'excuser. Il a un peu bu...

Et l'un des joyeux compagnons du fermier désignait le corps immobile. La femme se mit en colère. Elle cria :

— Je ne veux pas recevoir cet ivrogne chez moi.

La porte claqua. La lumière s'éteignit et la nuit, de nouveau, pesa sur la ferme.

Que faire ? La grange s'ouvrait, chaude de sa paille nouvelle. Là, le fermier pourrait cuver son vin à loisir...

En chantant, ils reprirent le chemin du village, tandis que la brouette vide sautait bruyamment sur les cailloux du chemin...

■ ■ ■

Marcel Mazet fut tué cette nuit-là...

Lorsque, au matin, sa femme sortit dans la cour, elle découvrit son cadavre. Il avait la tête en bouillie...

Les gendarmes montèrent à la ferme. Etendue sur son lit, la Mazet pleurait à gros sanglots.

Qui avait commis le crime ? Les trois compagnons de l'ivrogne purent se disculper. Ils n'avaient, d'ailleurs, aucune raison d'en vouloir à Marcel Mazet. On envisagea le crime d'un rôdeur ? Mais rien n'avait disparu dans les poches du fermier. Son portefeuille était là, dans la poche de sa veste, et sa grosse montre en or continuait à vivre sa petite vie régulière...

Alors ?

Derrière les carreaux de sa fenêtre, contre lesquels elle appuyait son front pâle, la fermière de Cantepedrix assistait aux opérations de la police. Son regard perçant suivait les allées et venues des gendarmes et essayait de deviner les secrets de l'enquête.

Dans la chambre voisine, à la lueur fauve des cierges, on clouait le mort dans son cercueil.

■ ■ ■

— Venez vite... venez vite... Elle a avoué !... Le capitaine de gendarmerie Delmas regarda

la femme qui, haletante, la sueur au front, venait d'entrer dans son bureau.

— Je suis Irène Marmier, expliqua celle-ci, la sœur de Mme Mazet. C'est elle qui a tué son mari avec la complicité de Adrien Leymond...

La Mazet... Leymond... Le capitaine soupçonnait depuis quelques heures ce couple tragique. Il avait appris, en effet, que la fermière de Cantepedrix ne vivait pas en excellents termes avec son mari ; qu'elle avait un amant...

La Mazet... Il la revoyait aux funérailles du malheureux paysan. Drapée dans son uniforme de veuve, elle étreignait contre elle, en sanglotant, ses deux enfants. Devant la fosse ouverte, elle semblait une statue lamentable de la douleur et du désespoir.

Adrien Leymond... L'honnête conseiller municipal de Curzon présidait encore, le matin des obsèques de la victime, la séance du conseil. Il avait fait un éloge du défunt et émis le vœu qu'on découvrit bientôt l'assassin...

A la ferme de Cantepedrix, les gendarmes trouvèrent la Mazet, assise au milieu de ses enfants. Elle ne détourna pas la tête :

— Vous avouez être l'auteur du crime ?

Il y eut un silence. On emmena les enfants dans la chambre voisine, dans la chambre où, la veille encore, le père dormait de son éternel sommeil.

— Vous avouez être l'auteur de l'assassinat ?

— Oui... C'est Leymond et moi qui avons tué « Marcelou ».

Adrien Leymond était au restaurant Barrière où il vendait ses poulets. Il vit les gen-

darmes venir vers lui. Il comprit que sa maîtresse avait parlé.

Le soleil trouait la tonnelle de vigne, faisait briller les galons des policiers, étinceler les menottes.

— On sait tout, Leymond... Il faut venir avec nous...

Le paysan esquissa une grimace. Il tordit les bouts de sa moustache, l'air indécis...

— Tends les mains !

Alors, il obéit sans mot dire. Devant le restaurant, au bord des routes, sur le faite des murs, les gens s'agglutinaient en hurlant :

— A mort !...

On montait à Cantepedrix. Dans la salle de la ferme, l'assassin de Marcel Mazet se trouva en face de sa complice. Celle-ci n'eut pas un tressaillement :

— Adrien, dit-elle à mi-voix, il vaut mieux tout avouer. Je n'en peux plus... le secret est trop lourd. Je ne peux plus vivre avec ce crime sur le cœur...

Leymond essaya tout d'abord de nier...

— J'ai été l'amant de la Mazet, c'est vrai... Mais ce n'est pas moi qui ai tué Marcel... Je n'ai été que le spectateur du crime...

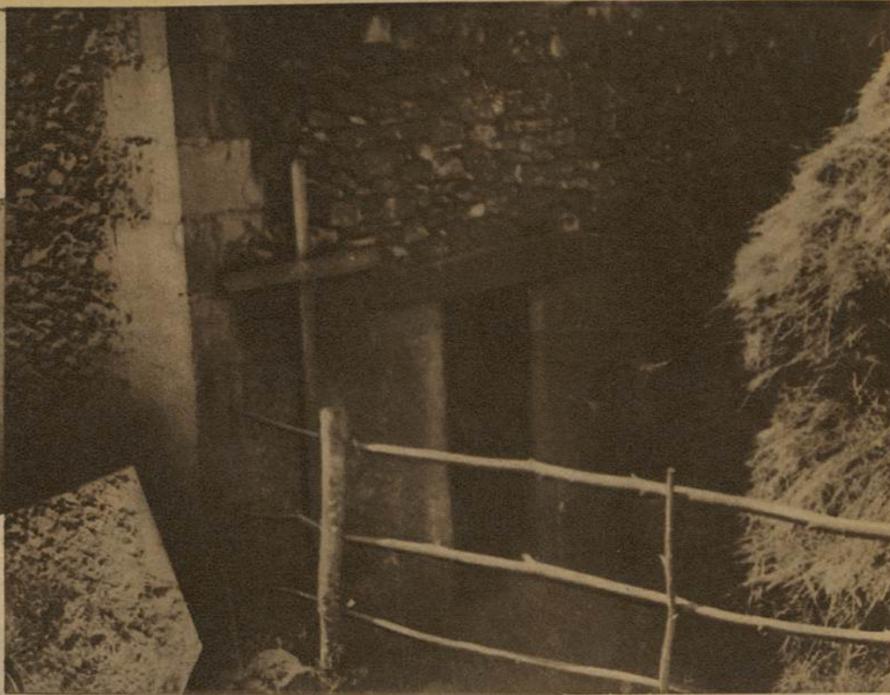
— menteur ! cria une voix frémissante.

Une lutte atroce s'engagea entre les deux assassins. La colère gonflait le front tétu du paysan. La fureur faisait flamber les yeux de la femme. Ils se jetaient au visage leur haine réciproque. Le mort se vengeait, maintenant...

Enfin, Leymond s'assit devant la table. Scandant de grands coups de poings violents ses déclarations, il parla :

— Il y a un an que je suis veuf... Un an que je demeure seul dans ma ferme, n'ayant pour toute compagnie que celle de ma mère, une vieille femme de quatre-vingts ans, presque impotente. Le fils est au régiment...

« Comprenez-vous ce que c'est que végéter, seul, quand, à quelques mètres de vous, vit, au milieu



Les compagnons de « Marcelou » l'attendirent sur la paille fraîche, à la porte d'un hangar, près de laquelle se dressait une croix de bois.

être. Puis, après un silence que troublait seul la puissante respiration de la brute, le récit se poursuivit :

— La Mazet est venue me prévenir que des amis avaient ramené son mari, ivre-mort. Il gisait sur la paille... L'heure était propice pour nous débarrasser de lui...

D'une voix haletante, comme par petites touches, il brossait ce tableau sanglant du meurtre du fermier de Cantepedrix. Dans un coin, traînait une massette. Quelle belle arme pour un crime !

Leymond tire alors Mazet par les épaules. L'ivrogne ne se réveille pas. Il lui pose la tête contre le mur de pierres, afin que les coups soient mieux assurés. Une vieille croix de bois, clouée contre la muraille, fut éclaboussée par le sang...

Il était vingt-deux heures trente. A quatre heures du matin, l'assassin revient sur les lieux. Le fermier n'est pas mort. Il râle depuis six heures. Il faut l'achever. L'amant de la Mazet réveille une seconde fois sa maîtresse. On porte de nouveaux coups sur le crâne du malheureux. Avec une sauvagerie inouïe, pour achever l'œuvre de mort, la fermière de Cantepedrix fouille le crâne ouvert avec une aiguille à tricoter, perçant à grands coups le crânelet...

Le râle s'éteint. Le crime est consommé. Leymond reconduit la Mazet chez elle. Puis il regagne sa ferme...

■ ■ ■

La tâche de la police est faite. On emmène les criminels à Agen où ils seront incarcérés. Sur le seuil de la ferme, deux enfants en pleurs tendent les bras :

— Maman ! Maman !...

La ferme de Cantepedrix est morte. La croix sanglante veille sur elle comme sur une tombe.

L. PALAUQUI.

# MAI LA MORTE

de sa famille, une femme qui vous appartient. Car la Mazet est ma maîtresse, depuis longtemps déjà...

La veuve de Mazet frissonna. Le dos plaqué contre la fenêtre, elle se dessinait comme une ombre noire sur la campagne ensoleillée.

Le paysan continuait :

— Je la suppliais de divorcer. Elle refusait, disant qu'elle ne voulait pas abandonner son bien. Il fallait attendre que l'autre soit mort. Alors, nous aurions pu nous remarier et mettre ensemble nos deux propriétés. Mais l'autre ne voulait pas mourir ; alors, nous l'avons tué !...

Il y eut un coup de poing violent sur la table. La femme gémit, se tassa de tout son

Quand on emmena les assassins, la foule se précipita sur leur passage en hurlant : « A mort ! »



Leymond voulut tout d'abord résister aux gendarmes qui venaient l'arrêter.



# BUENOS-AIRES

aujourd'hui, rayer sur la route de la traite le nom de l'asile légendaire.

Il faut modifier le trop fameux itinéraire. Il faut enregistrer, avec toute l'attention qu'il mérite, l'événement qui vient de bouleverser les règles du jeu.

ON A FERMÉ BUENOS-AIRES.

On a fermé Buenos-Aires au trafic des femmes. On a bouclé les maisons de plaisir, expulsé les trafiquants, raflé les Franchuchas. On a voulu, par des mesures exceptionnelles et sans merci, expurger, d'un seul coup, le sol de l'Argentine de l'abcès qui s'y était implanté.

Ce fut une manière de révolution.

On ne bouleverse pas ainsi, sans difficulté, un trafic si profondément

route, durent rebrousser chemin et s'arrêter, eux aussi, dans la capitale catalane.

Voilà pourquoi, de la place Blanche, son point de départ, la singulière équipée que je vais maintenant conter s'est achevée, un matin, sur les ramblas, à l'heure où la fraîcheur de l'aube dissipe les vapeurs nocturnes et les derniers relents des plaisirs per-



Le récit ne serait guère vraisemblable si, seul, le hasard en avait agencé les péripéties. Mais ce n'est pas d'hier que datent mes relations avec Lucien, « l'Américain ».

« L'Américain », qui vécut sa folle jeunesse sur les quais de Bordeaux, est sans doute l'un des premiers gentlemen qui s'intéressa avec goût et profit à l'exportation des femmes en Argentine. Il fit ainsi deux fois fortune, les flamba dans les tripots, faillit redevenir riche une troisième fois, puis, avec cette persévérance qui confère à certains hommes une sorte de grandeur, gâpilla une fois de plus son capital dans des spéculations où la malchance n'était pas le seul risque.

C'est maintenant un homme qui a franchi le cap de la cinquantaine. Mais, seuls, ses cheveux gris accusent son âge. Sa vie aventureuse, ses revers ne lui ont enlevé ni sa verdeur, ni son allant. De petite taille, il est resté mince et sec jusqu'à la maigreur. Il est sobre, d'ailleurs, car il aime, en toutes circonstances, garder son sang-froid. Et nul dans le milieu spécial où il continue à évoluer, n'est plus fidèle.

C'est cette mémoire, soumise à un esprit bien doué, qui fait de « l'Américain » un compagnon inégalable pour qui veut pénétrer la vie secrète des bas-fonds.

Ce curieux homme a tout vu, tout retenu, tout enregistré. C'est une gazette vivante et intarissable. Il connaît l'histoire de la traite comme d'autres l'histoire du turf. Il peut vous conduire dans tous les ports du monde, les yeux fermés, et vous citer les noms de tous ceux qui, de loin ou de près, ont travaillé dans le commerce des femmes, — commission et exportation. C'est le Baedeker et le Gotha du « milieu ».

De tels titres valent bien une amitié. Je lui ai donné la mienne dans des circonstances qui vaudraient un autre récit. Il le sait. Je n'ai pas eu, jusqu'ici, à m'en repentir. Depuis plusieurs mois, « l'Américain », que je rencontre parfois, la nuit, entre la place Blanche et Pigalle, me tenait au courant des nouvelles de Buenos-Aires.

Les nouvelles étaient plutôt mauvaises. La situation devenait là-bas chaque jour plus critique. Malgré les promesses formelles de leurs amis politiques d'intervenir auprès du gouvernement, la panique régnait parmi les trafiquants. Déjà la *Nacion* du 30 mars avait, en publiant la demande de pleins pouvoirs adressée par le chef de police au ministre de l'Intérieur, semé l'alarme. On avait vu les plus riches tenanciers de maisons, Malatesta, Pieca, Emile Prat, Henri-le-Boiteux, multiplier leurs démarches. Mais en vain. Le coup de balai était inévitable.

Il y avait trop longtemps que c'était dans l'air, me confia, un soir, Lucien « l'Américain » ; ça devait finir comme ça !

Je ne le revis que quinze jours plus tard. Il m'apprit que la police de Buenos-Aires venait de procéder à une rafle monstre dans les pensions des trafiquants : hommes et femmes avaient été arrêtés.

On avait rassemblé les femmes dans la cour du dispensaire de l'Assistance Publique : un peloton de gardes à cheval avait cerné les grilles. Un officier de police s'était fait remettre par chaque femme sa carte de prostituée et leur avait déclaré :

— Maintenant, mettez-vous en règle avec vos consuls. Des ordres ministériels, en date de ce jour, vous interdisent de vous livrer à la prostitution.

Des scènes inouïes avaient suivi cette nouvelle : pleurs, rires, protestations, insultes.

— Mon « homme » est Argentin ; vous n'allez pas m'expulser ! s'écriait l'une.

— C'est bon, on ira revoir le Topol, à Paris ! s'exclamait l'autre.

— Nos « hommes » ne pourront plus nous maintenir de force à Buenos-Aires. Vive l'Argentine !

— Mais va-t-on les relâcher ? s'inquiétaient certaines.

Et la voix de Titine-la-vétérante dominait le tumulte :

— Vous en faites pas, les gosses ; ça fait vingt-cinq ans que je fais le « business » en Argentine. On embarquera avec le drapeau tricolore et en rangs. Ça me rappellera l'époque où l'on parcourait les rues de Buenos-Aires, bannière en tête, pour protester contre les frais de nourriture que nous avaient imposés les tóliers !

Mais si les Françaises avaient accepté, non sans bonne humeur, la fatale décision, la tristesse régnait dans le clan des Polonaises, des Allemandes et des Russes. La situation était bien critique pour certaines. On leur ordonnait de quitter l'Argentine, mais la plupart étaient sans argent. Le consulat ne prendrait pas à sa charge les frais de rapa-

triement. Qu'allaient-elles devenir ? tevideo, il y a bien longtemps que tution est supprimée. Au Chili, é. Au Brésil, aucune femme ne peut sans risque. Et, de la prison, leur mes » leur avaient fait passer laconiques et peu rassurants. « On lance ; attendez-nous à Paris ou à Nous ignorons notre sort. À breuses furent celles, même par « régulières », qui tombèrent mains des Argentins.

— Que veux-tu ! concluait avec phie « l'Américain » en me rappo nouvelles, il faut vivre, et l'Argent du monde.

Des semaines encore passèrent, pas remonté à Montmartre. Il s'agit qu'était devenu Lucien quand, un dèle à sa promesse de me tenir au des événements d'Argentine, il vint ver.

Il était solennel comme un notaire ouvrant un testament devant un c famille.

— Ça y est ! dit-il. Il prit son temps, sortit de sa poche numéros de la *Nacion*, trois lettres qu'elles je reconnus les timbres de par avion, et un petit carnet de notes.

— Dernière heure, annonça-t-il, voix grave de speaker de T. S. F. de fermeture de toutes les maisons rance de Buenos-Aires et de provi lancé. Les hommes, internés à la Villa-Devoto, ont été mis à la disposition du gouvernement. 33.000 pesos ont été lis dans le « milieu » pour couvrir miers frais réclamés par les avo tenanciers boivent le bouillon. I tueux immeubles qu'ils avaient é sés à faire construire, il y a quatre été bouclés. A Rosario, le coup Quinze grandes maisons, qui tra à fort rendement, ont été « Rotschild-le-Polack » qui, à lui sédait trois tôles de luxe, dans la chincha, l'*Internationale*, Monte- le Flamboyant a eu beau mettre toutes ses relations, il n'y a rien e Il a fallu tout déménager, y compris tériel de ces dames (valises, draps pareils d'hygiène), car là-bas les fournissent aux femmes aucun des cles. Tout se passa très bien, n Mais si, dans certaines provinces, neurs, prévenus à temps, purent s' il n'en fut pas de même à Rosa grande majorité tombèrent dans le la police. Aucun homme de la « pr Paradis, tenue par Henri-le-Coche s'enfuir. Il y avait là des vétérans Nicole l'Arabe, Michilli, et même e letti nerve de Marseille, revenu d pour prendre la succession de Pieca, assassiné quelques mois av mafia.

« A Mendoza, les mesures furent impitoyables. A l'aube, la police pé les trois maisons françaises, le *Por le Moulin-Rouge* et le *Chat-Noir*, rêta femmes et hommes. Ceux-d'ailleurs, vivaient depuis quelque mois cachés et n'osaient plus sortir. La rafle les surprit, sans qu'ils puissent s'enfuir. Un seul, le patron Momo, du *Chat-Noir*, put s'échapper, car il inspectait une autre de ses maisons, à Saint-Juan. En souvenir des services qu'il rendit, lors des dernières élections, à deux

Barcelone, la ville mystérieuse, s'épanouit dans ses lumières.

# ON A FERMÉ

De Montmartre, nombreuses sont les femmes expédiées à...

## I. — L'EXODE VERS BARCELONE

C'est une bien étrange aventure. Elle commença une nuit, place Blanche, à Montmartre, et s'acheva deux semaines plus tard à Barcelone, à l'heure matinale où les lumières des ramblas pâlisent et se fanent comme des fleurs trop vives.

Elle aurait pu s'achever plus loin. Lorsqu'on part, un soir, de Montmartre, en compagnie des personnages que je vais tout à l'heure vous présenter, et qu'on débarque, deux jours après, sur ces boulevards fleuris qui vont du port aux fontaines de la place de Catalogne, il n'est pas normal de considérer cette longue avenue comme le point terminus du voyage.

Comment, en effet, associer Montmartre à Barcelone, ces deux pôles du plaisir nocturne, sans leur en adjoindre un troisième : Buenos-Aires, et sans retracer ainsi sur la carte de l'amour vénal le chemin légendaire de la traite des femmes ?

Comment ne pas évoquer cette fameuse route de l'Argentine, avec ses escales, ses agences, ses figures de trafiquants, de tenanciers, de femmes de plaisir — ces Franchuchas qui, si longtemps, firent prime, en Amérique du Sud, sur le marché de l'amour ?

Il est ainsi certains lieux du monde auxquels des événements, en apparence sans importance, confèrent une renommée singulière et magnétique.

Parce que, il y a plus de vingt ans, quelques évadés du bague, réfugiés en Argentine, firent venir leurs femmes et, pour vivre, les obligèrent à se prostituer, parce que, de ce noyau de pionniers, si j'ose ainsi m'exprimer, naquit l'étonnant essor de la traite, parce que ce trafic assura autant de fortunes que de malheurs, Buenos-Aires est devenu le symbole du commerce des femmes.

Pour les milieux spécialisés, d'abord, où l'on dresse avec admiration le palmarès de ceux qui, là-bas, ont réussi.

Pour le public, ensuite, à qui la littérature, le théâtre et le film ont, à l'envi, dénoncé le mirage équivoque de l'Amérique du Sud.

Eh bien ! il faut,

... Barcelone, qui passent sans papiers, la frontière espagnole.

enraciné. Les hommes qui, là-bas, avaient conquis droit de cité par leur rapide fortune, les riches tenanciers, les trafiquants prospères, n'étaient pas sans influence dans un pays où la politique est soumise à des lois non dépourvues de fantaisie.

Pour avoir rendu tant de services, ceux qui, là-bas, régnaient sur le commerce des femmes, pensaient jouir d'une longue impunité. Et, de fait, si leurs puissants protecteurs s'étaient maintenus au pouvoir, le chemin de Buenos-Aires aurait, longtemps encore, connu de beaux jours.

Mais, comme la femme, souvent politique varie. Bien fol est qui s'y fie. Le nouveau gouvernement de la République Argentine s'est imposé pour tâche de supprimer la prostitution, de fermer ses repaires, de pourchasser les trafiquants, de faire table rase.

Le chef de la police a reçu, pour cette mission, pleins pouvoirs. Il y allait, disait-on, du prestige du pays.

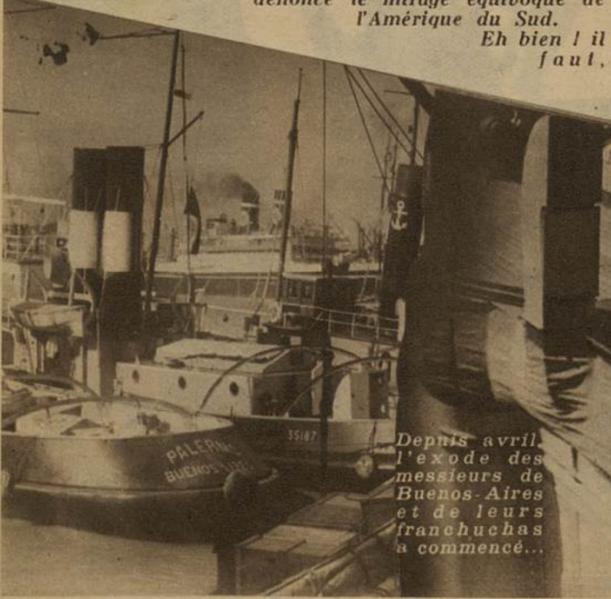
Alors, depuis avril, l'exode a commencé. Les riches trafiquants que n'embarrassait aucune condamnation sont rentrés en France, abandonnant là-bas leurs buildings et leurs comptes en banque.

D'autres se réfugièrent au Brésil, bravant les lois terribles qui sévissent là-bas contre la prostitution et ses profiteurs.

Mais le plus grand nombre — condamnés, évadés ou contumax — obtinrent la permission de s'embarquer sur les courriers de la Méditerranée et débarquèrent en Espagne.

Ce fut la ruée vers Barcelone, la ville d'amour ; vers Barcelone-la-Mystérieuse.

De Buenos-Aires, de Mendoza, de Rosario, de Santa-Fé, tous accoururent. Et ceux qui, à Paris comme à Marseille, songeaient à leur tour à suivre la fameuse



Depuis avril, l'exode des messieurs de Buenos-Aires et de leurs franchuchas a commencé...

De Marseille partent surtout pour Barcelone les hors-la-loi qui fuient les filets de la police.

elles devenir ? A Mont-ongtermis que la prosti- e. Au Cali, également. mme n peut pénétrer a prison, leurs « hom- fait parvenir ces mots surants. « On nous ba- à Paris ou à Marseille. e sort. Alors, nom- , même parmi les plus tombent entre les

conclua avec philoso- en me rapportant ces e, et l'argent est maître

re passent. Je n'étais marte. J'ignorais ce en quand, un soir, fi- de me tenir au courant gentine vint me trou-

omme un notaire qui va devant un conseil de

sortit de sa poche deux n, trois lettres sur les- es timbres de courrier petit canet couvert de

annonça-t-il avec une er de T. S. F. L'ordre es les maisons de tolé- es et de province a été internés à la prison de mis à la disposition du ) pesos ont été recueil- » pour ouvrir les pre- par les avocats. Les le bouillon. Les somp- ils avaient été autori- e, il y a quatre ans, ont ario, le coup est dur. sons, qui travaillaient ont été fermées. : » qui, lui seul, pos- luxe, dans la calle Pin- nale, Monte-Cristo et beau maître en action l n'y a rien eu à faire. ager, y compris le ma- valises, traps de lit, ap- ar là-bas les tôleiers ne mes aucun de ces arti- très bien, m'écrivit-on. es provinces, les soute- nps, pument s'échapper, même à Rosario où la èrent dans les filets de me de la « private » du Henri-le-Cocher, ne put à des vétérans, comme ili, et même Juan Pa- ille, revenu de France ccession de son frère ques mois avant par la

asures furent également e, la police pénétra dans nçaises, le Pont-Vert, e Chal-noir, et ar- mmes. Ceux-ci, epuis quelques ent plus sor- prit, sans fuir. Un mo, du pper, au- à

asures furent également e, la police pénétra dans nçaises, le Pont-Vert, e Chal-noir, et ar- mmes. Ceux-ci, epuis quelques ent plus sor- prit, sans fuir. Un mo, du pper, au- à

anciens gouverneurs de la province, les frères Cantoni, il fut prié simplement de s'éloigner. Des guides sûrs le conduisirent au Chili.

« Un autre tenancier put encore s'échapper : Baptiste-le-Nicois. La rumeur l'accuse d'avoir été prévenu à temps et de ne pas avoir averti du danger les femmes et leurs « hommes ». Ce qui est certain, c'est qu'il avait déjà, quand la police se mit en action, vendu ses biens à un Argentin et rejoint sa riche propriété de Manzanarès. Le mariage récent qu'il fit avec la plus riche tôleière d'Argentine, Mme Gigolette, lui permettra de vivre de ses rentes. Il n'attendait, pour rentrer en France, que la prescription de sa condamnation à un an de prison prononcée par le tribunal de Nice pour usage de faux passeport... »

Lucien « l'Américain » s'animait. Je sentais qu'en me retraçant tous ces événements, il revivait lui-même ses propres aventures, ses anciens jours de prospérité en Argentine, et qu'il se mêlait en lui quelque amertume en songeant qu'il avait été, lui aussi, riche, puissant, « respecté par les autorités du pays ».

— L'argent est le maître du monde...

Soudain, il arrêta son récit :

— Je puis avoir confiance en toi, me dit-il.

Je l'assurai de ma loyauté.

— Eh bien ! je descends dans une semaine ou deux à Barcelone. Je n'y descends pas seul. J'emmène avec moi une femme que je dois faire passer à la frontière, car elle est sans papiers. C'est un service que je rends à un ami, qui vient d'avoir un coup dur, et qui s'est réfugié là-bas. Si tu veux venir, ça t'intéressera. Et puis, sur les ramblas, nous aurons, mieux qu'à Montmartre, des nouvelles fraîches de Buenos-Aires... Qu'en penses-tu ?

L'aventure était tentante.

Comme je réfléchissais, il me rassura :

— Tu n'as rien à craindre. S'il y a un coup dur, tu n'es pas obligé de dire que tu es avec nous. La môme est affranchie. Et puis, là où nous passerons, c'est un « donné » épatant... Rendez-vous dans deux semaines, le temps de préparer l'expédition.

Il s'éloigna.

Deux semaines après, nous partions.

L'aventure commençait...

■ ■ ■

Les présentations furent brèves.

— Georgette, la femme d'un copain ; M. Marcel, mon ami...

Georgette ne s'était pas mise en frais pour faire le voyage. Un léger costume tailleur, une chemisette plissée, un canotier de paille blanche garni d'un ruban ciré.

« L'Américain » lui avait conseillé d'emporter peu de choses. Elle se « nipperait » à Barcelone où la vie est meilleur marché qu'en France. On lui trouverait, là-bas, pour elle et son « homme », une pension pas chère dans le Barrio Chino. Soit en maison, soit sur la rambla, elle aurait vite gagné sa première robe.

Pourtant, d'aussi bonnes paroles n'avaient pas rassuré la jeune femme. Elle craignait de ne pas pouvoir franchir la frontière. Elle craignait aussi que Barcelone ne fût pas pour Bob, son ami, un asile très sûr.

(A suivre.) Marcel MONTARRON.

### Jeudi prochain : ASILE OU PIÈGE ?



Des gardes civils veillent sur les plaisirs pervers du Barrio Chino.



Le jour renaissant chasse sur la rambla la dernière prostituée.



Et voici la célèbre « Criolla », l'immense dancing où, jusqu'au petit jour, les éphèbes fardés et fleuris exhibent leurs grâces équivoques.

# PETITES CAUSES

## Amours de boxeur



A peine Carnera venait-il, en battant Sharkey à Madison Square (ci-dessus), d'emporter le titre de champion du monde des poids lourds, que ses créanciers se disputaient àprement le prix de sa victoire.

New-York (de notre correspondant particulier).

Lorsque, le 29 juin dernier, Primo Carnera emportait le titre de champion du monde des poids lourds, en triomphant de Sharkey devant les 40.000 spectateurs réunis au Madison Square Garden Bowl, ses créanciers s'arrachèrent aussitôt les fruits de sa victoire.

Le plus implacable d'entre eux était une jeune fille, Miss Emilia Tersini, l'ex-fiancée de Primo.

■ ■ ■

C'est à Londres, après une enfance sans éclat et des vicissitudes sans nombre, que le géant connu son premier grand succès, avec son match contre Stribling.

Et ce fut également à Londres que s'ébaucha une idylle entre « big boy » (c'est ainsi que les Anglais avaient surnommé Carnera) et Miss Emilia Tersini.

Cette jeune fille, également italienne, était alors servante dans un petit restaurant de Soho, très fréquenté par le monde de la boxe. Lorsque Carnera commença à s'y rendre, il n'était pas encore célèbre, et il avait gardé de ses longues années de privations, de lutte pour la vie, un air modeste et on ne sait quelle mélancolie qui plaisaient aux femmes...

Lui-même s'éprit de Miss Tersini, et la demanda en mariage... Miss Tersini accepta avec em-

pressionnement.

Puis vint le match avec Stribling, qui rendit « big boy » célèbre d'un seul coup. Après le match, il assista à une réception donnée par le prince de Galles, qui avait été enthousiasmé par la performance du boxeur géant.

Le lendemain de ce triomphe, Carnera suggéra à sa fiancée qu'elle ferait mieux de changer de profession !...

Docile, Emilia quitta le restaurant où elle gagnait largement dans un grand magasin où elle ne touchait plus qu'un modeste salaire.

Entre temps, Primo reçut un engagement pour l'Amérique. Ce fut un voyage triomphal dont le boxeur rendait minutieusement compte à sa fiancée ; car « big boy » sait écrire des lettres d'amour aussi longues qu'enflammées :

« Je ne puis dormir... je pense sans cesse à toi... Je ne regarde aucune autre femme, car je les ai en aversion... Dans un an tu seras ma femme... et moi, je serai champion du monde ! »

Déjà l'imagination primitive de ce méridional entrevoyait l'avenir radieux qui les attendait : pour leur voyage de noces, ils feraient le tour du monde ; on achèterait « plusieurs villas et de nombreuses propriétés près de Hollywood » ; on tournerait des films sensationnels.

Et Primo de conclure, dans une de ses missives ardentes :

« Je suis l'homme le plus populaire de l'Amérique ! »  
Hélas ! A mesure que sa gloire gran-

dissait, son ardeur amoureuse semblait diminuer. Ses lettres devenaient de plus en plus rares... Miss Tersini s'inquiétait. Enfin Primo Carnera lui écrivit une lettre solennelle, pleine de réserves, où il lui annonçait que sa carrière de boxeur l'absorbait tout entier, et qu'il était résolu à ne se marier que le jour où il prendrait sa retraite.

Miss Tersini fit plusieurs tentatives pour raviver l'affection de son fiancé. Lorsqu'il revint en Europe, elle le poursuivit de ses avances, mais sans succès.

De guerre lasse, la jeune Italienne déposa une plainte au tribunal de Londres, accusant le boxeur de « rupture de promesse de mariage »

Le boxeur fut condamné à 4.200 livres de dommages-intérêts. Mais, les affaires de « big boy » allant mal, il déclara qu'il était incapable de verser cette somme à son ex-fiancée.

Au lendemain de la victoire de Carnera en Amérique, Miss Tersini chargea son homme d'affaires de réclamer, une fois de plus, les dommages-intérêts qui lui étaient dus, et qui, selon elle, devaient être prélevés sur la bourse allouée à Primo.



C'est à Londres que Primo connut les premiers succès

Mais la Cour Suprême de New-York, après délibération, vint de rejeter la demande de Miss Tersini, qui perd ainsi, à la fois, une fortune et un cœur.

Roy PINKER.



Miss Tersini (ci-dessus, à droite) et sa mère. — Primo Carnera (à gauche) fête joyeusement ses triomphes.

1. Maurice BEDEL : Jérôme, 60° Latitude Nord (Prix Goncourt 1927).
2. J. KESSEL (Lauréat du Grand Prix du Roman 1927) : Belle de Jour.
3. Anita LOOS : Les Hommes préfèrent les blondes.
4. Thomas RAUCAT : L'Honorable partie de campagne.
5. Joseph CONRAD : Typhon, traduit par André Gide.
6. André MAUROIS : Bernard Quesnay.
7. J. de LACRETELLE : Silbermann (Prix Fémina 1922).
8. Martin MAURICE : Nuit et Jour.
9. André GIDE : La Symphonie pastorale, suivie d'Isabelle.
10. J. KESSEL (Lauréat du Grand Prix du Roman 1927) : L'Equipage.
11. Marius LARIQUE : Les Hommes punis (Inédit).
12. Raymond GEIGER : Histoires Juives.

COLLECTION  
**SUCCÈS**  
●  
**Les plus grands écrivains d'aujourd'hui**  
●

27. Pierre MAC ORLAN : La Bandera.
28. Maurice BEDEL : Moli-noff Indre-et-Loire.
29. Joë LEDERER : La Musique de la nuit (Inédit).
30. Marcel AYMÉ : La Table-aux-Crevés (Prix Théophraste Renaudot 1929).
31. Pierre BOST : Faux numéros (Inédit).
32. Marie-Anne COMNÈNE : Rose Colonna.
33. Louis CODET : La Fortune de Bécot.
34. Jean PRÉVOST : Les Frères Bouquiquant.
35. JACQUES-CHARLES : Le Journal d'une figurante (Inédit).
36. J. KESSEL : Les Captifs (Grand Prix du Roman 1927).
37. Guy MAZELINE, Lauréat du Prix Goncourt 1932 : Piège du Démon.
38. Henri DROUIN : La Vénus des Carrefours.
39. Maurice BEDEL : Philippine.
40. Jean-Richard BLOCH : Sur un Cargo.

5 fr.

AYMÉ  
BEDEL  
KESSEL  
MAUROIS  
MAC ORLAN  
LACRETELLE  
MAZELINE  
MORAND  
CONRAD  
BLOCH  
GIDE

5 fr.

13. Paul MORAND : Ouvert la Nuit.
14. Jack LONDON : L'Amour de la Vie.
15. Arnold BENNETT : Le Spectre.
16. Pierre MAC ORLAN : La Cavalière Elsa (Prix de la Renaissance 1922).
17. Marcel AYMÉ : Aller retour.
18. Jean CAMP : Vin nouveau.
19. Henri DEBERLY (Lauréat du Prix Goncourt 1926) : L'Impudente.
20. Anita LOOS : Mais ils épousent les brunes.
21. Joseph CONRAD : Le Nègre du "Narcisse".
22. Pierre HUMBourg : Escalade.
23. J. KESSEL : La Steppe Rouge.
24. Jacques de LACRETELLE : L'Âme cachée.
25. Martin MAURICE : Amour, terre inconnue.
26. Paul MORAND : Fermé la nuit (Prix de la Renaissance 1923).

Les œuvres les plus durables

LIBRAIRIE GALLIMARD  
(Exclusivité Hachette)

VIENT DE PARAÎTRE

41. Jacques de LACRETELLE : Amour nuptial (Grand Prix du Roman 1930).
42. Marius LARIQUE : Dans la Brousse avec les Évadés du Bagne (Inédit).

A PARAÎTRE

- Ursula PAROTT : Ex-Epouse.
- Henri DEBERLY : Le Supplice de Phèdre (Prix Goncourt 1926).
- Louis CODET : La petite Chiquette.
- Joseph DELTEIL : Sur le fleuve Amour.
- J. KESSEL : Les Cours purs (Grand Prix du Roman 1927).
- René PETER : La Confiance passionnée.
- Fernand FLEURET : Histoire de la bienheureuse Raton, fille de joie.
- Colette ANDRIS : La Femme qui boit.

Saintes

(de notre correspondant particulier).

Le printemps, puis l'été, étaient venus, sans pouvoir dissiper la tristesse qui pesait sur le Chemin des Maudits.

On n'avait pas oublié ce matin de janvier, où le cadavre d'Arthur Comte, le laitier d'Ecoveux, avait été découvert, étendu sur un tas de fagots et de troncs d'arbres qui barraient la route. L'automobile du malheureux stationnait sur le bord du fossé. La sacoche de la victime qui contenait 12.000 francs, destinés à régler les payans qui fournissaient la coopérative laitière, avait disparu. Le vol avait été la raison du crime.

Déetective a raconté en son temps cette tragique affaire.

Il fallait retrouver l'assassin. Qui était-il ? Un habitant du pays, sans doute. Seul, il pouvait connaître aussi bien les lieux et les habitudes du laitier.

Peu à peu, des soupçons se formèrent, se précisèrent, se fortifièrent. Un nom fut prononcé : celui de Maxime Legris. En accusant cet homme, le public satisfaisait, en même temps que son désir de justice, une secrète rancune. On n'aimait guère Legris à Ecoveux. Et à juste raison.

Enfant de l'Assistance Publique, ancien pensionnaire aigri d'une maison de correction, Maxime Legris avait vécu une existence tourmentée avant de venir échouer dans ce coin de la Saintonge. Il avait exercé de multiples métiers, sans en choisir aucun. Il avait été tour à tour directeur d'un bureau de police privée, soumissionnaire d'un service postal entre la recette principale et la gare de Saintes, livreur de charbon, camionneur à son compte, employé de magasin. Enfin, au hameau de Chez-Richaud, commune d'Ecoveux, où il était venu s'installer finalement avec sa femme et ses deux enfants, il prit l'emploi de cultivateur et de bûcheron.

Piètre cultivateur et mauvais bûcheron : il ne songe qu'à dormir et à boire. Il a des dettes et les propriétaires de coupes refusent d'accorder du travail à un aussi mauvais ouvrier. Bientôt, c'est la misère...

Alors, le crime se produit. La police se lance sur la piste du bûcheron. Elle interroge officiellement tous ceux qui font des confidences et pose quelques questions à la fillette de Legris, la petite Yvonne :

— Papa s'est levé cette nuit, dit-elle (c'était la nuit du crime). Il est sorti et n'est rentré qu'à 6 heures 30. C'est lui-même qui a allumé le feu. Il a fait brûler des cartouches. Il m'a dit : « Si les gendarmes viennent t'interroger demain, tu diras que je n'avais qu'un fusil ».



Le cantonnier Lalonnier entendit la femme Legris se plaindre des déclarations de sa fille Yvonne aux gendarmes.

Sur les déclarations de la fillette, on arrête le père, alors qu'il descendait du train de Saint-Jean-d'Angély. Il se défend âprement, oppose un alibi et tente de détruire les accusations portées contre lui.

Il y arrive presque. On est sur le point de le relâcher, mais, sur un secret pressentiment, MM. Méchadier et Perrillaud, qui instruisent l'affaire, décident de surseoir encore à la mise en liberté de Maxime Legris.

Les mois passent. Arthur Comte sera-t-il vengé ? Le laitier d'Ecoveux a-t-il été assassiné par son voisin Legris ?

Les habitants du village attendent que la justice fasse son œuvre. Le Chemin des Maudits n'est plus hanté que par les bûcherons et les camionneurs qui ne passent d'ailleurs qu'en frissonnant entre les buissons épais d'où partit le coup de feu meurtrier.

Mais la police poursuivait ses recherches. Des oreilles indiscrettes épiaient les propos des gens, enregistrèrent les accusations. Les indices s'accumulaient peu à peu. Et nul ne se doutait du travail mystérieux qui se faisait dans l'ombre.

Aussi, ce fut un coup de théâtre lorsque l'on vit, il y a quelques jours, les gendarmes de Saint-Hilaire monter au hameau de Chez-Richaud et pénétrer au domicile des Legris.

On vit apparaître bientôt la femme du bûcheron entre deux gendarmes. La bouche haineuse, elle injurait les voisins, les policiers...

Maxime Legris était bien l'assassin d'Arthur Comte et sa femme venait d'être arrêtée comme complice.

Dans le village d'Ecoveux, on respira. L'incertitude cessait. On tenait le criminel, et sa victime allait être vengée.

C'est par les bavardages inconsidérés de la femme que les inspecteurs avaient pu obtenir la preuve de la culpabilité du bûcheron. Plus de quatre-vingts témoignages avaient été recueillis à ce sujet.

La femme de Legris, se trouvant un jour chez Mme Philippon, avait déclaré devant M. Lalonnier, cantonnier, qui lui demandait pourquoi la petite Yvonne avait fait cette déclaration qui inculpait son père :

— Nous lui avons bien défendu, pourtant, de parler : mais les enfants, vous savez, c'est capable de faire couper le cou aux parents !  
Quelques jours plus tard,

prenant à nouveau Mme Philippon comme confidente, elle avouait :

— Les gendarmes ont cherché l'argent partout. Ils étaient au moins dix, ma pauvre Delline, pour fouiller la maison. Ils sont montés jusque dans le grand ormeau pour trouver quelque chose, mais je suis pas si sotté qu'eux. Ce fusil est dans le puits et l'argent sous une pile de fagots. Quant aux excréments qu'on a trouvés sur les lieux où le criminel avait fait le guet, ils peuvent toujours chercher pour voir si ce sont ceux de Maxime. Ils ne trouveront rien, puisque c'est moi qui les ai déposés là.

A Mme Jaguenaud, du hameau de Chez-Bruneteau, elle déclarait :

— Si Maxime sort un jour de prison, il



Mme Philippon (ci-dessus), qui avait reçu les aveux de complicité de la femme Legris, se décida à avertir la police.

La femme Legris (à gauche) a été laissée en liberté provisoire parce qu'elle a des enfants en bas âge.



pourra embrasser les empreintes des pas que j'ai faits pour lui.

Elle semblait indiquer ainsi qu'elle se démenait pour son homme et que d'elle seule dépendait la tournure des événements.

Des confrontations eurent lieu par la suite, chez le juge d'instruction. Elles donnèrent lieu à des incidents mouvementés. La femme de Legris, furieuse, se précipitait sur les témoins en les injuriant, et il fallait l'intervention des gendarmes pour éviter qu'elle ne frappât ceux qui l'accusaient.

D'autres témoignages étaient accablants. Legris avait prétendu qu'il n'avait qu'un fusil à percussion centrale. Or, M. Simonnet, du hameau de Chez-Sarraut, a affirmé que le bûcheron avait un autre fusil, à broche celui-là, et — détail particulier — dont le canon était coupé.

— C'est pour pouvoir le mettre dans ma voiture, avait expliqué le criminel au témoin.

Les experts assurent que c'est pour cette raison que, malgré la faible distance à laquelle le coup a été tiré, la charge n'a pas fait balle comme elle aurait dû normalement le faire.

D'autres détails sont troublants. Maxime Legris avait mis des colliers à ses chiens, la veille du crime. Comme un voisin l'interrogeait, il répondit :

— Je ne tiens pas à attraper des contraventions, quand les gendarmes viendront demain.

Comment savait-il que les gendarmes devaient venir pour l'enquête, douze heures avant le crime ?

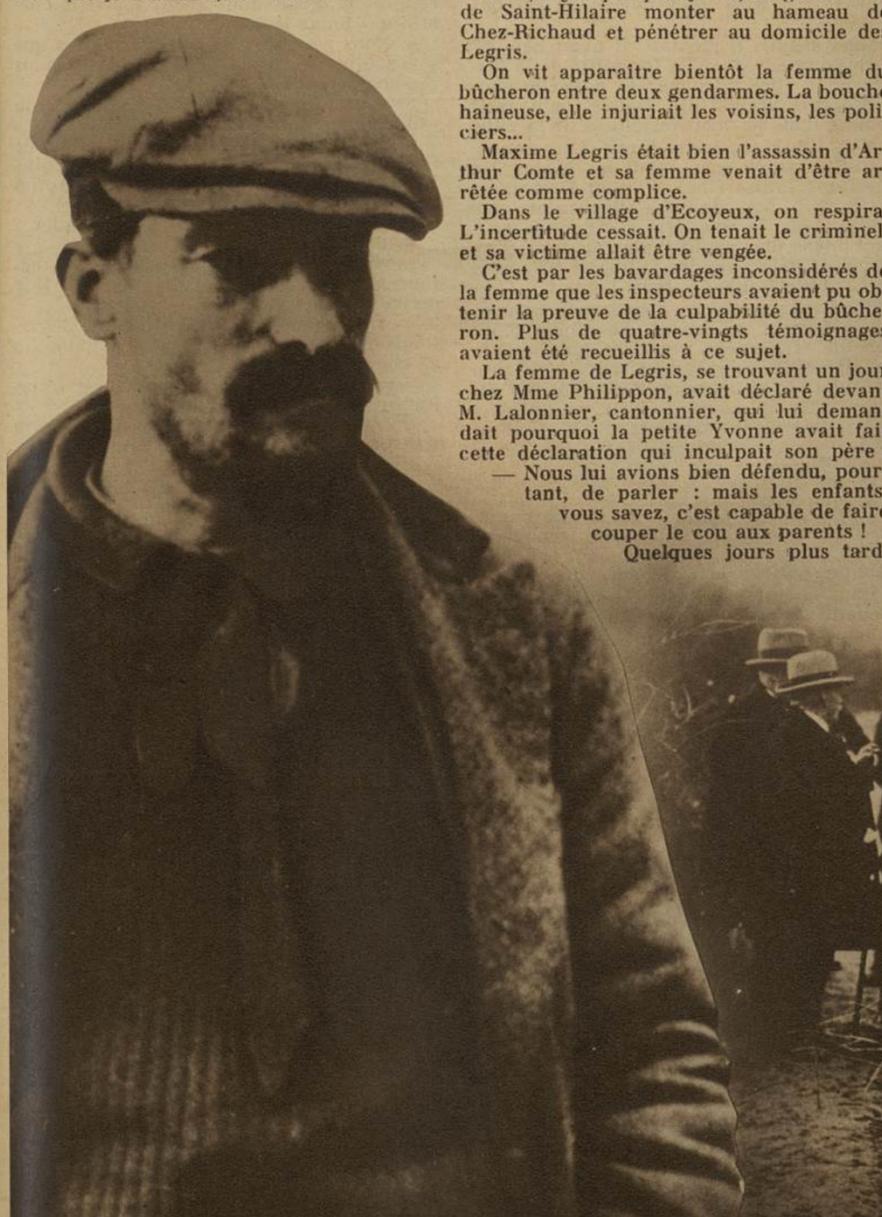
Imprudence de la part de l'assassin qui, ayant prémédité son crime, annonce publiquement l'arrivée des enquêteurs...

Mme Legris a été remise en liberté provisoire.

Elle a des enfants en bas âge et nulle autre qu'elle ne peut actuellement s'en occuper. Elle continue à mener dans sa ferme de Chez-Richaud sa vie de paysanne, sans se douter, semble-t-il, que, dans quelques mois, les jurés de la Cour d'assises décideront si, oui ou non, elle est coupable et complice du crime affreux du Chemin des Maudits.

L.-K. FAVRE.

Le meurtrier présumé du laitier Comte, Maxime Legris (à gauche). Ci-dessus : la reconstitution du drame. M. Perrillaud, procureur de la République (au centre) se fait expliquer les circonstances du crime.



# LE CHEMIN DES MAUDITS

# ROMÉO



Delhomme (ci-dessous, à droite) plaqua l'échelle contre le mur et Rose (ci-dessous), prenant ses souliers de bal à la main, escalada la fenêtre de sa petite chambre.

# ASSASSIN

Carpentras (de notre correspondant particulier).

**D**URANT trois semaines, Rose Lemmi, la servante de M. Marcel Soubrat, un propriétaire du quartier de Buissonades, pleura... Depuis le jour où son amant, Florent Delhomme, l'avait quittée. En cette chaude soirée où le soleil provençal grillait les champs et les guérets, où les cyprès détachaient leurs silhouettes noires sur un ciel de cuivre, elle se souvenait de cette triste soirée où son amant s'était détaché d'elle...

Elle avait dû lui confier le secret qui commençait à peser lourdement en elle.  
— Florent, je vais avoir un enfant de toi...

Delhomme avait pâli, esquissé une grimace.

— Faudrait régulariser ça, Florent...  
La petite Rose, une enfant de dix-sept ans, avait supplié d'un air timide ce grand gars de vingt-deux ans, large d'épaules, puissant des poings, que le régiment venait de rendre à la vie civile.  
Une gifle brutale était venue marbrer de

Aubord du canal où se déroula le drame, l'assassin retrace, devant les enquêteurs, les détails de son forfait.

rouge la joue pâle de la jeune fille. Puis l'amant était parti.

Il y avait trois semaines que la petite Rose Lemmi pleurait l'infidèle...

Soudain, elle tressaillit.

A la barrière de la ferme, une silhouette puissante se dressait à contre-jour. Une voix appelait doucement :

— Rosette...

Le cœur de la petite servante se serra. Elle reconnut l'homme. Un cri jaillit de sa mince poitrine :

— Tu es revenu ! Tu m'es revenu, Florent !...

— Veux-tu qu'on aille au bal ensemble, dimanche soir ?...

Rose ne voit pas la trouble fureur qui brille dans les yeux de son amant ; elle ne devine pas le tremblement inquiétant qui agite sa main. Elle est toute à son bonheur retrouvé...

— Oui, oui, répond-elle dans un élan qui la jette contre la poitrine robuste du gars.

— Tu laisseras la fenêtre de ta chambre ouverte... Je viendrai te chercher vers onze heures.

Dimanche soir. Les jours ont passé. Trop lentement, au gré de l'amoureuse, ravie de sa nouvelle victoire. Elle attend, penchée au-dessus de la cour de la ferme, le retour de Florent. Un sifflement. Une voix caressante chuchote dans l'ombre :

— Rosette...

La nuit est obscure. La ferme est silencieuse.

Delhomme a plaqué l'échelle contre le mur. La jeune fille bloque le verrou de la porte à l'aide d'un fil de fer. Puis, prenant ses souliers à la main, elle escalade la fenêtre...

Quelques minutes plus tard, le couple déambulait à pas lents au long du canal dont le miroir s'argentait au clair de lune. Des mots d'amour volaient dans l'air fluide. L'herbe était un lit tendre sur lequel deux corps chauds s'étreignirent.

Le lundi 24 juillet, M. Marcel Soubrat vint trouver M. Gervais, commissaire de police à Carpentras, et lui dit :

— Ma domestique, Rose Lemmi, a disparu depuis dimanche soir. Elle s'était couchée comme à l'accoutumée. Mais, ce matin, je ne l'ai pas revue.

— Fugue ! pensa le magistrat. Avait-elle un ami ?

Le paysan hésita avant d'avouer :  
— Oui, mon neveu, Florent Delhomme, qui habite le village des Pernes.

Ce fut de ce côté que l'on orienta tout d'abord les recherches. Interrogé, Delhomme répondit :

— Dimanche soir, j'étais au bal de Carpentras. J'ai dansé toute la nuit.

— Mais Rose Lemmi ?...

— Il y a trois mois que je ne l'ai pas revue...

Sans rougir, il mentait. Il avait hâte de se débarrasser de cette formalité de la justice pour aller retrouver sa nouvelle maîtresse, une grande fille rousse, qu'il avait connue dans les maisons closes de la ville.

Mais l'interrogatoire durait. Le commissaire de police accumulait les pièges, les questions indiscrètes... Florent Delhomme ne variait pas dans sa déposition. De guerre lasse, le magistrat allait renoncer à poursuivre plus avant l'interrogatoire et se disposait déjà à rendre la liberté à l'amant de la petite Italienne, Rose Lemmi.

C'est alors que deux nouveaux personnages entrèrent en scène. Les inspecteurs Sebeille et Moulard, de la brigade mobile de Marseille, enquêtaient dans la région au sujet de nombreux cambriolages. Ils furent mis au courant de la mystérieuse disparition de la servante de M. Soubrat et des soupçons qui pesaient sur le neveu de ce dernier :

— Bizarre ! dirent-ils.

Ils demandèrent alors à M. Barnouin, procureur de la République de Carpentras, l'autorisation de questionner le jeune homme. Celle-ci leur fut accordée.

Dans la soirée du mercredi, après avoir recueilli de part et d'autre quelques renseignements précieux, les inspecteurs reprirent leur interrogatoire.

Florent Delhomme, face aux policiers,

comprit qu'il était perdu. Il se mit à trembler et, après avoir essayé de se débattre parmi le réseau des faits qui l'accablaient, il finit par avouer :

— C'est moi, oui, c'est moi l'assassin de Rose Lemmi !...

Le roman de Roméo et de Juliette s'était terminé lâchement. En face des responsabilités qui lui incombaient désormais, Florent Delhomme avait pris peur. Roméo était devenu un assassin...

— Nous longions tous deux le bord du canal...

Le canal... Le drame était facile à reconstituer. Les inspecteurs voyaient l'eau glauque mystérieuse, attirante... L'eau qui gardait les secrets et les cadavres... On pourrait plaider facilement le suicide... Pour Florent Delhomme, il suffisait d'un geste, d'un seul geste, facile à exécuter, pour se débarrasser à jamais de Rose.

— Tu viens danser ? lui avait-il dit...

Mais c'était vers un autre bal, plus atroce, plus tragique qu'il l'amenait. Vers un corps à corps, vers une danse macabre avec la mort !

— Alors, murmura à mi-voix l'inspecteur, arrivés au canal ?...

— Elle a voulu rentrer. Je l'ai laissée faire.

— Ne plaisante pas...

— Je lui ai dit que je l'aimais toujours. Nous nous sommes réfugiés derrière une haie...

Ainsi le criminel qui, depuis de longs jours déjà, avait décidé la mort de sa maîtresse, avait eu le cynisme d'étreindre une dernière fois ce corps qui, bientôt, ne serait plus qu'un cadavre gonflé d'eau.

Elle était transportée de joie, ajouta cyniquement Florent Delhomme. Mais comme elle ne voulait pas venir à Carpentras, comme elle voulait rester seule avec moi, nous avons bavardé un instant et je suis parti.

— Pas si vite !... Elle voulait aller danser ! Delhomme, ne mentez pas !

— Je vous dis la vérité !

— C'est faux. Vous l'avez jetée dans le canal. Nous avons retrouvé son cadavre !

L'assassin tressaillit violemment. Il pâlit et bégaya :

— Hein, comment !... Vous savez !...

Il venait de se perdre. Les inspecteurs ne savaient rien. Les recherches effectuées pour retrouver la petite Rose étaient restées vaines. Mais les policiers ne pouvaient chasser de leur pensée l'image du canal dont l'eau calme clapotait contre les rives herbeuses.

Alors, Delhomme avoua, d'un trait :

— Je ne l'ai pas fait exprès... En quittant le pré où, pendant dix minutes, Rose avait cru qu'un renouveau d'amour m'avait rapproché d'elle, nous avons repris le chemin qui longe le canal.

« Nous n'avions pas fait dix mètres que son soulier se délaça. Elle se baissa pour renouer le ruban.

Sans un frémissement, il racontait son crime.

D'une main, il tenait sa bicyclette ; de l'autre, il serrait le bras de la jeune fille. Il lui donna alors une bourrade. Sans un cri, elle tomba dans l'eau.

Elle eut à peine le temps d'articuler :

— Florent !...

Le courant l'entraîna. Le criminel enfourcha son vélo afin d'aller au bal. Il y arriva couvert de sueur.

— D'où viens-tu ? lui demanda Marie-Louise, sa nouvelle conquête. Comme tu as chaud !

— Je me suis dépêché pour venir te rejoindre...

Et, sans remords, sans souvenir, il entra dans la danse.

■ ■ ■

Dix heures plus tard, jeudi à onze heures, un homme se présentait au commissariat de Cavailhon.

— Le corps d'une jeune femme, dit-il, vient d'être repêché à la herse du barrage de l'avenue du Mont-Ventoux.

C'était celui de la petite Rose Lemmi. Elle avait encore ses souliers de bal...

Henri BECRIAUX.



# "CRIMES" PUBLICITAIRES

Budapest (de notre correspondant particulier.)

Le chef de la police de Budapest tourna entre ses doigts la lettre qu'il venait de recevoir. Le timbre portait le nom d'une petite ville de la Forêt-Noire.

Le contenu de cette missive était pour le moins étrange. Le policier la relut une seconde fois :

« Ma fille, Hilde Wührer, employée comme nurse allemande dans une famille de Budapest, fit la connaissance d'une de ses collègues qui prétendait se nommer Mary Lily von Hoch Stolberg, domiciliée 26, rue Logodi, à Budapest. Cette personne devint la confidente de ma fille, au cours de promenades qu'elles faisaient ensemble avec les enfants confiés à leurs soins. Elle raconta à ma fille qu'elle vivait dans la famille de M. Laszlo Kellermann, sous un faux nom. En réalité, elle n'était pas Allemande mais Américaine et avait un fils à Chicago mais qu'elle ne pouvait pas revoir à cause d'un crime qu'elle avait commis et qui la tenait éloignée des Etats-Unis.

« Veuillez faire une enquête dans cette affaire dont je viens vous informer, non seulement parce que je suis inquiète de voir ma fille devenue la confidente d'une criminelle, mais parce que je pense que la femme en question pourrait devenir dangereuse aussi à d'autres points de vue. Salutations distinguées. S. W. WÜHRER. »

Le chef de la police décrocha son appareil et, d'une voix brève, commanda :

— Mann et Elbern, descendez dans mon bureau...

Quelques secondes plus tard, deux policiers à la carrure massive pénétraient dans le bureau de leur chef :

— Voyez cette affaire, leur dit-il simplement en leur tendant la lettre.

\*\*\*

Au 26 de la rue Logodi, on trouva, en effet, Fräulein von Hoch Stolberg, nurse de la famille Kellermann, une jeune fille de haute taille, dont le visage assez joli s'auroit d'une masse blonde de cheveux flous. Elle parlait allemand et anglais avec la même perfection, et sans aucun accent.

Les deux policiers la firent descendre dans le salon.

— Police !... La gouvernante pâlit soudain et se mit à sangloter.

— Je veux tout avouer, dit-elle, la voix étranglée d'émotion. Vous saurez toute la vérité. Cela me soulagera après tant de mois de dissimulation et de crainte.

Puis, avec un grand cri déchirant, elle s'abattit sur le sol en hurlant :

— Arrêtez-moi ! j'ai tué, j'ai tué mon mari. Il fallut reconforter la pauvre femme que tordait déjà la crise de nerfs. Enfin, les larmes séchées, elle poursuivit son récit :

— Je suis la fille du comte Stolberg, gentilhomme allemand qui avait émigré aux Etats-Unis à la fin du siècle dernier.

— Quel était le nom de votre mari ?

— Fräulein von Stolberg hésita avant d'avouer à voix basse :

— William Bassforth. C'est un homme d'affaires, le plus grand businessman de Chicago.

— Avez-vous des enfants ?

Les larmes jaillirent à nouveau des yeux bleus de l'Allemande.

— Oui, un fils. Un beau baby. Il doit avoir trois ans, maintenant...

Puis, soudain dressée, elle cria véhémentement :

— Il me faisait souffrir, cet homme. Il disait que l'enfant n'était pas de lui.

Et, chaque jour, des querelles, des injures, des coups. Je n'en pouvais plus. Un soir, j'avais caché sous les coussins du divan un revolver que j'avais pris chez une amie. Lors-

que William est entré dans la chambre, j'ai tiré. Une fois, deux fois, trois...

Le bras tendu, elle renouvelait son geste meurtrier.

— Il est tombé. Il était mort. Je suis allée chez mon frère. Il avait de puissantes relations. Il a pu m'obtenir un faux passeport. Le lendemain, je voguais vers l'Europe...

Cette histoire sembla trop bien arrangée, trop romanesque pour être vraie. Aussi les détectives auxquels Mary la raconta concurrent-ils quelques doutes. Cependant, la confession de la nurse, son désir ardent d'expiation avaient un tel accent de sincérité que les policiers finirent par la croire.

Fräulein von Stolberg semblait appartenir à cette catégorie de criminelles qui, après avoir réussi à effacer toutes les traces de leur forfait, finissent par se trahir elles-mêmes.

Mary Lily von Hoch Stolberg — alias Mme William Bassforth — fut arrêtée. En même temps, la Préfecture de Police de Budapest câbla à Chicago et à Munich pour demander des renseignements sur la gouvernante des Kellermann.

\*\*\*

Deux jours plus tard, toute la ville connaissait l'histoire invraisemblable de la prétendue criminelle.

Marie von Stolberg — c'était le vrai nom de la femme — n'avait jamais quitté l'Europe. Elle était de condition modeste. Elle n'avait jamais été mariée. William Bassforth n'avait jamais existé et sa mort était le fruit d'une imagination déréglée.

Le cas de cette folle hystérique paraissant intéressant au chef de la police, il fit monter Marie von Stolberg dans son cabinet et l'interrogea lui-même :

— Pourquoi avez-vous menti ?

La femme haussa les épaules :

— Mon imagination m'a entraînée trop loin. J'ai pris mes rêves pour la réalité.

Mais le magistrat ne se tenait pas pour satisfait. Il voulait savoir les véritables raisons de cette conduite. Pourquoi Marie von Stolberg avait-elle joué cette comédie dramatique, sans une défaillance de mémoire, avec un réalisme pathétique et une ardeur troublante ?

— Publicité..., répliqua la jeune femme aux interrogations du policier.

Celui-ci sursauta.

— Oui, expliqua-t-elle enfin. Je suis écrivain. J'ai déjà publié une nouvelle dans une revue littéraire allemande. Ce fut un gros succès. J'avais découvert ma voie. Je voulais devenir un auteur de renom.

« Mon second roman s'intitulait *Ombres Noires*. Je l'avais envoyé à un grand nombre d'éditeurs. Tous me le refusèrent en prétendant que l'intrigue en était invraisemblable. C'était l'histoire de la fille d'un noble Autrichien exilé aux Etats-Unis et qui épouse un riche industriel américain... »

Le magistrat tressaillit. Cette histoire, c'était celle de Marie von Stolberg. A mesure que la romancière retraçait les péripéties de son drame, il discernait les chapitres qu'elle avait voulu vivre elle-même, pour prouver aux éditeurs que tout était possible dans la vie.

— J'avais imaginé cette histoire avec tant de force que j'avais fini par y croire moi-même.

« Si vous m'aviez gardée en prison, ajouta-t-elle, cela m'aurait fait, à moi et à mon livre, une énorme publicité. Pourtant, telles que se présentent les choses, je ne suis pas fâchée d'avoir eu affaire à la police. Mon nom et mon portrait figurent dans tous les journaux. Et j'ai fait une expérience très intéressante : j'ai passé deux jours et deux nuits avec de véritables criminelles. J'ai reçu des confidences qui feront l'objet de mon prochain ouvrage... »

\*\*\*

Le cas n'est pas rare d'actrices ou de femmes de lettres qui, pour se créer une publicité d'un goût macabre, s'accusent de crimes imaginés de toutes pièces dans le silence de leur loge ou de leur cabinet de travail.

Il faut retenir, à tout prix, l'attention du public qui se lasse de voir tou-

jours les mêmes vedettes et se montre avide de sensations...

D'autres préférèrent le rôle de victime à celui d'assassin. Le cas de Rose Meller, auteur dramatique réputée, a rempli les journaux de toutes les parties du monde. Elle avait fait croire, grâce à une mise en scène compliquée, qu'elle avait été attaquée et frappée d'un coup de couteau par un soldat nazi. Il fallut toute l'habileté des policiers autrichiens pour prouver que Rose Meller, l'auteur du *Lieutenant Irja*, avait simulé l'attentat.

\*\*\*

L'histoire de Ljuba Grégorich, la jolie danseuse d'un théâtre de Belgrade, s'apparente à celle de Rose Meller.

Il y a quelques semaines, le père de la jeune fille annonça à la police que sa fille avait disparu, après la représentation, l'avant-veille. Nul ne l'avait revue.

Huit jours plus tard, une jeune fille aux vêtements déchirés, l'œil hagard, les cheveux en désordre, se présenta dans un commissariat de police de Belgrade. C'était Ljuba Grégorich.

— Il y a une semaine, dit-elle, en sortant du théâtre, j'ai été enlevée par trois hommes qui me bâillonnèrent, me ligotèrent et me jetèrent dans une auto. Je m'évanouis.

« Lorsque je revins à moi, j'étais enfermé dans une cabane gardée par plusieurs paysans à mine patibulaire. Une vieille femme me servait de soubrette. Elle m'apprit que j'avais été remarquée par un homme très riche. Il se présenta dans ma cellule. Je lui résistai et lui demandai de me rendre ma liberté. Il refusa.

« Enfin, un jeune paysan, touché par mes larmes, consentit à m'ouvrir les portes... »

Ce fut la gloire. Au théâtre, on accueillit Ljuba avec enthousiasme. L'histoire de la petite danseuse courait toute la ville. Du troisième rang des girls où elle dansait, on la fit passer au premier rang. Le metteur en scène la remarqua. Le directeur lui sourit et, déjà, on parlait de lui trouver un rôle important dans la prochaine revue. Les vieilles vedettes pâlissaient de jalousie en face de cette nouvelle étoile qui se levait. Chaque soir, sa loge s'emplissait de fleurs et des messieurs de la haute société de Belgrade lui offraient des bijoux somptueux.

Ce fut la gloire !...

Soudain, coup de théâtre... L'enquête menée discrètement par la police avait révélé de curieux agissements. Ljuba Grégorich n'avait jamais été enlevée. Elle avait passé la semaine critique chez une cousine, non loin de la maison paternelle.

Elle n'avait agi de la sorte que pour avancer plus rapidement dans sa carrière.

— Je sais que je suis jolie et que je danse bien, déclara-t-elle. Mais à quoi serviront mes talents si personne ne fait attention à moi ?

Les vedettes, à partir de ce jour, regardèrent d'un air méprisant cette intrigante. Le metteur en scène vit ses défauts, et déclara ne plus vouloir l'employer. Ce fut le renvoi.

Maintenant, elle doit se contenter d'un emploi quelconque dans une boîte de nuit qui espère bénéficier de la publicité douteuse qu'elle s'était faite.

Du firmament aux « étoiles », où elle avait cru pouvoir se hisser d'un seul coup, Ljuba Grégorich a fait une chute dont elle ne se relèvera jamais...

G. STREM.



Faire pâlir les lumières de Budapest en fête (ci-dessus), c'était le rêve de Mary Lily von Hoch Stolberg (en bas, à gauche).



Ljuba Grégorich (ci-dessus), petite girl parmi d'autres petites girls serbes (à droite) voulait être une étoile.



Rose Meller, qui a simulé un attentat pour faire valoir ses qualités d'écrivain

# PROCES BIZARRES et COMIQUES



Toujours souffrant, le roi Charles V ne se déplaçait pas volontiers, mais il aimait convoquer les gens pour les entendre.

## IX (1) DEUX HISTOIRES DE CHIENS

**P**OUR des raisons diverses, autres que l'assimilation médiévale entre la bête et l'homme, les animaux ont encore joué un rôle de tout premier plan dans certains procès peu connus.

Une des affaires les plus extraordinaires où un animal ait joué ce rôle de premier ordre est cette cause étrange que certains auteurs désignent sous ce titre d'ailleurs inexact : le chien de Montargis. Elle se rattache à la pratique médiévale des Jugements de Dieu.

Dans un monde où tout jusqu'au moindre détail semblait régi par la volonté de la Providence, il paraissait logique de soumettre les accusés à certaines épreuves dont le résultat était interprété comme une sentence divine. C'étaient le duel, le feu, l'immersion dans l'eau froide, l'eau bouillante, etc... Ce procédé avait aux yeux des gens de justice l'avantage de ne reconnaître presque personne pour innocent.

C'est sous Charles V, le sage, que se produisit le drame du chien de Montargis. Il fallut l'usage des Jugements de Dieu et du duel judiciaire ainsi que la sagesse du roi pour lui donner son caractère unique.

Il y avait donc, en 1371, aux Gardes du Roi, dont les compagnies surveillaient le frileux souverain toujours claquemuré dans son hôtel Saint-Paul par peur de la Jacquerie et des entreprises de Montfort, deux amis intimes, Aubry de Montdidier et Macaire. L'histoire commence de la façon la plus banale, par une aventure d'amour. Macaire est tombé amoureux de la sœur de Montdidier. Montdidier s'oppose à leur union. Macaire devient fou de désespoir, d'autant plus fou que son ami est le seul obstacle à son bonheur, car la belle Aude consentirait au mariage.

La noblesse de Macaire est douteuse et Aubry ne permettra pas de mésalliance.

Ce 6 octobre 1371, les deux amis traversaient ensemble la forêt de Bondy. C'était un des derniers beaux jours de l'année. Aubry conduisait son ami jusqu'à la belle Aude à laquelle tous deux allaient faire leurs adieux avant de partir rejoindre en Périgord les compagnies de Duguesclin.

Les deux amis étaient libres jusqu'au lendemain, mais il était convenu que Macaire ne séjournerait point dans la petite gentilhommière située à l'orée du bois où soupirait la belle Aude.

Tout à coup, Macaire pense avec force aux quelques heures de liberté qu'il a devant lui, à l'obstacle que l'ami met à ses projets, à la mort qui l'attend peut-être au cours de la campagne du Périgord. Avant même qu'il ait réfléchi à son acte, sa main a saisi la petite dague de miséricorde qui ne le quitte point. Il se jette sur Aubry et lui tranche la gorge. Montdidier est tombé après un râle bref. Macaire com-

convoquer les gens pour les entendre. Il fait venir le chien qui se laisse caresser et semble parfaitement calme. Mais, dès qu'il aperçoit Macaire, il aboie furieusement. Le Roi ordonne alors à un de ses pages de chiens courants de le mener en laisse à travers champs. Le chien le conduit jusqu'à l'arbre de la forêt et le crime ne fait plus de doute.

Alors, le roi, dans sa sagesse, jugea qu'il échéait gage de bataille et ordonna le duel entre le chien et l'homme. Si Macaire avait le dessus, il prouverait son innocence.

Pour compenser au plus juste les dents du chien, l'homme fut armé d'un bâton. Selon la coutume du temps, c'était grande liesse et réjouissance publique que d'assister au combat en champ clos devant toute la cour. Le champ clos avait été marqué dans l'île Notre-Dame, aujourd'hui l'île Saint-Louis. Le chien, pour sa retraite et ses élanements, avait un tonneau percé. Après une série de feintes et de dérobades, la bête se jeta sur la gorge de Macaire, comme ce dernier s'était jeté sur celle de son ami. Macaire a le temps de crier qu'il va tout avouer. On enchaîne le lévrier et le criminel fait sa confession publique devant la foule assemblée.

L'héroïque conduite de l'animal devait laisser des souvenirs. Elle tenta un sculpteur qui retraça le combat sur le manteau d'une cheminée du château de Montargis, d'où le nom inexact de chien de Montargis.

\*\*\*

Plus tard, beaucoup plus tard, un autre chien devait occuper la justice dans des conditions il est vrai beaucoup moins héroïques et moins glorieuses.

Contrairement aux habitudes des chiens de sa race (ci-dessous), le lévrier de Aubry était d'une fidélité à toute épreuve.



Selon la coutume du temps, ce fut grande réjouissance publique que d'assister au duel du chien et de l'homme (à droite)

prend trop tard quel obstacle il a mis entre Aude et lui. Il enterre le corps tant bien que mal au pied d'un arbre et rentre à Saint-Denis sans poursuivre sa route.

Mais Aubry possédait un lévrier fauve qui, contrairement aux habitudes de sa race, était fidèle et très attaché à son maître. Il se doute de quelque chose dans la petite cour où il vit enchaîné. Il tire sur sa chaîne, parvient à la rompre et file comme une flèche vers la forêt. D'avance il aboie dans la direction du cadavre. Il n'a point de peine à trouver l'arbre, éloigné pourtant de trois lieues, aux pieds duquel gît son maître. Il fouille le sol fraîchement remué. Le visage est là, tout chaud encore, dans la terre et les feuilles. Doucement, les pattes du chien découvrent les traits chers. Mais une autre préoccupation s'empare du lévrier. Il faut trouver l'assassin. Il file dans une direction à peine différente de celle qu'il venait de prendre. Macaire est vite rejoint. En apercevant son ennemi, l'homme lui jette des pierres mais la bête s'écarte et revient toujours.

Souffrance de Macaire poursuivi sans relâche par le chien de son ami. Il ne lui reste plus qu'à rejoindre les archers du Roi. Il fera capturer le chien. Plusieurs camarades d'Aubry de Montdidier reconnaissent son lévrier. On s'inquiète de l'absent. L'attitude de ce chien dont les aboiements semblent toujours désigner Macaire paraît de plus en plus étrange. Les hypothèses vont leur train. Dès qu'on relâche le lévrier, il vient aboyer aux chausses de Macaire.

Le chef des gardes va faire son rapport au Roi. Charles V, toujours souffrant, ne se déplaçait pas volontiers mais il aimait

Nous sommes en 1843. Il n'y a pas dix ans que Jussieu a rapporté dans son cha peau et planté le fameux cèdre du Jardin des Plantes. M. Turbat, « noble vieillard » qui habite tout près du jardin, dans une pension de famille, ne peut point espérer se reposer jamais à l'ombre du futur géant. La pension des demoiselles Donnadiou attend un Balzac qui ne la visite point. M. Turbat est un vieux retraité qui voudrait bien avoir quelque enfant à choyer, fût-il aussi redoutable que les filles du père Goriot. Il les remplace par un caniche qui porte tant bien que mal le nom de Prémislas. Prémislas est tondu et lisse comme un œuf, avec une pelisse d'astrakan qui lui couvre le derrière et un petit plumeau de queue. C'est la meilleure occupation de M. Turbat que la tonte de son chien.

Comme il a dû lutter pour imposer son compagnon aux demoiselles Donnadiou ! Pour accepter l'animal, elles ont exigé une augmentation de la pension qui grignote un peu plus la solde déjà maigre. Mais que ne ferait-on pas pour Prémislas ?

Les années ont passé. La vie est de plus en plus difficile, mais les locations aussi et M. Turbat et son chien sont un peu mieux tolérés dans la pension. M. Turbat serait quelque peu soulagé si Prémislas jouissait des mêmes faveurs que lui. Le pauvre animal n'a pas encore le droit de circuler dans les couloirs, et le jardin est réservé au chat des demoiselles. Pourtant Prémislas est des plus propres et il a conclu avec le chat un armistice.

Cet hiver-là, M. Turbat est tombé malade et il ne peut plus emmener Prémislas prendre l'air au Jardin des Plantes. La pauvre bête en est réduite à faire ses « besoins » dans le jardin avant le lever des demoiselles qui le pourchassent à coups de pierres. Un matin, elles se lèvent avant l'heure normale, s'emparent de Prémislas par de trompeuses caresses et accrochent à sa queue un écriteau qui porte ces mots vengeurs : « Prémislas est la honte de la pension Donnadiou. C'est un animal ignoble ! ».

Malgré la fièvre, M. Turbat se lève en apercevant l'injurieux écriteau. Avec des larmes, il fait un paquet de ses hardes. Il ne restera pas cinq minutes de plus dans cette pension horrible. Il court chez le commissaire de police. De son écriture pleine de fioritures d'ancien bureaucrate, il rédige, au nom de Prémislas, une plainte en diffamation :

« Je suis un honnête chien en butte aux vexations quotidiennes de deux vieilles filles sans cœur.

« Ce matin, abusant de ma patience et de ma bonté, elles n'ont pas craint de m'insulter sur un écriteau qu'elles ont suspendu à ma queue. Je porte plainte en diffamation contre les demoiselles Donnadiou. »

L'affaire fut inscrite au rôle du tribunal correctionnel ! Prémislas-Turbat trouvèrent un avocat pour soutenir leur cause fragile, mais le président lui coupa la parole au milieu des rires en déclarant que, si Turbat persistait dans sa plainte, il la considérait comme outrage à la magistrature !

(A suivre.)

René TRINTZIUS.



(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 239.

# CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 60.200 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 60.208 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 60.215 : Carrières administratives.

Broch. 60.220 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 60.229 : Emplois réservés.

Broch. 60.235 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 60.240 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 60.246 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 60.251 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. 60.257 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 60.262 : Marine marchande.

Broch. 60.268 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 60.273 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 60.279 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoncheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 60.285 : Journalisme, secrétariat ; éloquence usuelle.

Broch. 60.294 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographiques, prise de vues et prise de sons.

Broch. 60.297 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

## CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de  
**POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.

## ÉTAT NEUF (Prix à débattre)

SPLENDIDE OCCASION

**Machine à coudre  
marque SINGER**

Formant table bureau, avec 3 tiroirs.

Accessoires au complet.

Possibilité d'adapter un moteur.

Téléphoner d'urgence à Invalides 20-06

## Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

## SEINS LA PARURE Merveilleuse poitrine

en 10 jours sans drogues par procédé  
nouveau, usage externe, notice gratuite.  
M<sup>me</sup> W. HUMBERT, 67, rue Rochechouart, Paris.

**QUEL QUE SOIT VOTRE AGE**, si vous avez une poitrine insuffisante et des saillies ; si, au contraire elle est trop forte ; si elle manque de fermeté et n'occupe pas sa place normale, vous pouvez en quelques jours y remédier et acquérir

## UNE JOLIE POITRINE

Pour cela écrivez donc confidentiellement, en citant ce journal, à M<sup>me</sup> Mary BILLIMIN, 19, Rue Annunciation, à PARIS, qui vous fera connaître gratuitement, sous enveloppe discrète, la Recette Merveilleuse et sans danger qu'elle a employée elle-même avec grand succès, pour obtenir une poitrine parfaite et idéalement belle.

**UNE BIENFAITRICE** dont vous prendrez plaisir à lire la curieuse et originale histoire, a fait vou d'envoyer gratuitement sa merveilleuse Recette pour maigrir sans avaler de drogues ; recette qui donne des résultats étonnants visibles dès le 5<sup>e</sup> jour. Si donc vous désirez

## MAIGRIR EN SECRET

Pour devenir mince, élégante, distinguée, pour rajeunir votre visage et votre allure, ou simplement pour mieux vous porter et travailler sans fatigue, écrivez, en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, Boul. Aug-Bianqui, à Paris, qui vous enverra gratuitement, sous enveloppe fermée ordinaire, son intéressante histoire, ainsi que sa miraculeuse Recette. Écrivez-lui aujourd'hui même.

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

## M<sup>me</sup> PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.  
SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE  
14, rue de Turin (M<sup>me</sup> Europe.) Tél. ....

## RIDES NEZ BRILLANTS

Disparition complète en 8 jours avec  
simples frictions (3 minutes) rajeunissement  
instantané un vrai miracle, notice gratuite.  
Lab<sup>in</sup> PRIMUS, 67, rue Rochechouart, Paris.

## La comparaison graphique

elle est la nouvelle méthode  
scientifique employée par le

## Professeur O. ROYNAM

pour déceler les liens, ressemblances,  
antipathies, qui vous relient aux proches,  
parents, amis, etc.

Écrivez-lui en envoyant la  
somme de 4 fr. 50 et 2 spécimens d'écritures à analyser

35, rue Madame, service 356, Paris (6<sup>e</sup>)

**JE POSSEDE FORMULE  
SCIENTIFIQUE** souveraine contre :  
chute, pellicules, démangeaisons, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et activer repousse. J'envoie GRATIS et FRANCO, livret précieux de vérité, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par de trop nombreux charlatans. Écrivez-moi, cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. Nombreuses attestations admirables. — Sœur HAYDÉE, « Les Bourdettes-Saint-Agne », TOULOUSE.

## VOS SEINS

Sont-ils insuffisants ? Trop Gros ? Tombants ? Écrivez-moi en toute confiance, n'envoyez pas d'argent, je vous ferai connaître gratuitement, simple recette à faire vous-même en secret. Quelque soit votre âge vous obtiendrez vite des seins bien fermes et beaux. Joindre 1 fr. en timbre pour réponse confidentielle très discrète. Mme A. E. Mariane, 75, Rue de Flandre.

## AVIS

**Le Détective ASHELBE**  
reçoit tous les jours  
de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

15 fr. Le 100 adr. et gr. grains 2 sexes. Ecr. LABO-RATOIRE DE PROVENCE, H. à Marseille.

## ETES-VOUS NÉ

sous une  
**Mauvaise Etoile**

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie,

comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Écrivez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.

Professeur OX, Service 257 V.  
1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

## A L'OCCASION DES VACANCES

GRATUITEMENT....

Une paire de bas de soie synthétique

Pour faire connaître notre nouvelle marque de Bas de soie « SOLIDA » avec couture, semelle renforcée haut, pointe et talon en fil, d'une valeur de 20 francs, nous les céderons aux 1.000 premières lectrices qui nous en feront la demande, au prix exceptionnel de

**32 francs les 3 paires**

En outre, chacune de ces bénéficiaires aura droit à une paire de Bas de soie « SOLIDA » à titre gracieux. Certains de la bonne qualité de nos bas, nous n'exigeons aucun paiement d'avance ; le tout n'est payable qu'à la réception et complète satisfaction. Même après paiement, tout envoi ne donnant pas satisfaction sera repris ou échangé dans la huitaine. Il ne sera donné suite qu'à une seule demande par lectrice.

Pour bénéficier de cette offre, il suffit de découper ce présent BON, nous indiquer la taille et la teinte désirée et adresser le tout à

**LA PROPAGANDE DES GRANDES MARQUES**  
Service B, 51, rue du Rocher, PARIS-8<sup>e</sup>

34

**VOTRE AVENIR** vous sera dévoilé grâce à la mystère et célèbre voyante AUGUSTALES. Envoy. date, mois naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédic. Fixe date événe., guide, conseille et dev. tout. Bulletin-not. grat. Écrire : Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

## J'AI MAIGRI

de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. J'ai fait vous de faire connaître gratuit et discret, ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. M<sup>me</sup> BOS, 67, rue Rochechouart, Paris

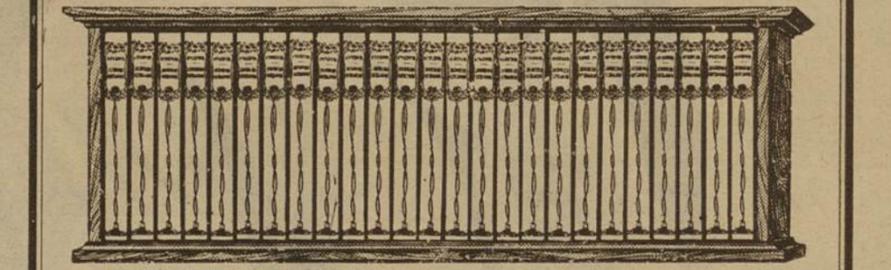
Rien à payer d'avance

**20 FRANCS**  
par  
MOIS

pour recevoir la

## COLLECTION IVOIRINE

dans sa BIBLIOTHÈQUE-PRIME en chêne



LA COLLECTION IVOIRINE comprend une sélection de 25 ouvrages des littératures française et étrangère, volumes élégamment reliés, présentés dans une BIBLIOTHÈQUE-PRIME en chêne naturel (0<sup>m</sup>,205 x 0<sup>m</sup>,58).

- TITRES DES VOLUMES :**
1. H. DE BALZAC : Les Chouans. — 2. Jean BERTHEROY : Dans la Barque d'Isis. — 3. Ch. DE BERNARD : Le Nœud Gordien. — 4. Ambrose BIERCE : Aux Lisières de la Mort. — 5. René BIZET : Le Sang des Rois. — 6. Marcel BOULANGER : Le Vicomte. — 7. Bulwer LYTTON : Les Derniers Jours de Pompéi. — 8. F. CONTRERAS : La Ville Merveilleuse. — 9. Jean D'AGRAIVES : Le Dernier Faune. — 10. Ch. DICKENS : Olivier Twist, I. — 11. Ch. DICKENS : Olivier Twist, II. — 12. Léon GOZLAN : La Marquise de Belverano. — 13. A. DE LAMARTINE : Graziella. — 14. Alfred MACHARD : L'Homme qui porte la Mort. — 15. Prosper MÉRIMÉE : Carmen. — 16. Prosper MÉRIMÉE : Colomba. — 17. Alfred DE MUSSET : Les deux Maitresses. — 18. Ch. et H. OMESSA : Anaitis, Fille de Carthage. — 19. Edgar POE : Le Scarabée d'Or. — 20. Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut. — 21. Paul SONNÉIS : Vortex, le Cheval Fou. — 22. Ivan Tourguenoff : Récits d'un Chasseur. — 23. J. VALMY-BAISSE : Terre Blonde. — 24. Alfred DE VIGNY : Le Cachet Rouge. — 25. Émile ZAVIE : Paris-Marseille.

Prix de la collection des 25 volumes reliés, avec leur Bibliothèque-Prime. Envoi franco en France (Étranger, se renseigner) :

**240 francs**  
payables **20 fr.** par mois  
au comptant : 215 fr.

Écrivez-nous, dès aujourd'hui, pour acquérir un meuble artistique et utile, en même temps qu'un trésor de lectures, œuvres très remarquables, reliées, vendues à un prix excessivement avantageux, payable par mensualités.

## BULLETIN

à copier ou signer et envoyer à

## DÉTECTIVE-PUBLICITÉ

35, rue Madame, PARIS (VI<sup>e</sup>)

Veuillez m'adresser la Collection Ivoirine, 25 vol. et la Bibliothèque-Prime 240 fr. que je paierai par versements mensuels de 20 fr., ou au comptant 215 fr. ci-joints, ou contre remboursement, franco de port en France.

Nom \_\_\_\_\_  
Profession \_\_\_\_\_  
Domicile \_\_\_\_\_  
SIGNATURE :

**20** BEAUX  
volumes  
élégamment reliés

**25** FRANCS  
par mois  
rien à payer d'avance

## COLLECTION "L'AVENTURE"

Les plus beaux romans criminels et d'aventures, policiers et mystérieux.

A TRAVERS LES STEPPES GLACÉES DU CANADA,  
MARINS, NAVIRES, Océans Ténébreux,  
LES BAS-FONDS DE LA CHINE, etc.

### Drame, Passion, Astuce, Châtiment

TITRES DES 20 VOLUMES RELIÉS :

LOUIS CHADOURNE... Le Maître du navire.	JACK LONDON... Croc-Blanc.
CURWOOD... Le Piège d'Or.	... L'Aventureuse.
... Les Cœurs les plus Farouches.	... Bellou La Fumée.
... Nomades du Nord.	... Bellou et Le Courtaud.
... Le Bout du Fleuve.	... Le Bonze et le Pirate.
DANIEL DE FÖE... L'Étonnante Vie du Colonel Jack.	MAURICE BERNARD... Le Peril Bleu.
JULIEN GUILLEMERD... Le Mystère de l'Oiseau-Noir.	G. REVAL... La Tour du Feu.
RIDER HAGGARD... (She) Elle.	J.-H. ROSNY JEUNE... La Contrée aux Embûches.
LARS HANSEN... Aux Prises avec le Spitzberg.	R.-L. STEVENSON... Les Nuits des Îles.
	... Les Méaventures de John Nicholson.
	NIGEL WORTH... L'Homme du Coffre.

**Un ensemble de chefs-d'œuvre du genre, choisis spécialement pour les lecteurs de DÉTECTIVE.**

Les 20 volumes reliés, franco en France et Afrique du Nord : **380 francs**, payables

**25** FRANCS  
par mois  
ou au comptant  
**340 francs.**

Notice illustrée  
gratis sur demande.

Bulletin à copier ou signer et envoyer à

## DÉTECTIVE-PUBLICITÉ

35, rue Madame, Paris-6<sup>e</sup>

Veuillez m'adresser, franco, la Collection "L'Aventure", 20 vol. reliés, 380 fr., que je paierai 25 fr. par mois et 30 fr. le dernier mois.  
Ou au comptant : 340 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom et prénom \_\_\_\_\_  
Profession \_\_\_\_\_  
Domicile \_\_\_\_\_  
SIGNATURE :

# DÉTECTIVE

## La maison morte



**Un lendemain de moissons, à l'aube, le fermier Mazet fut découvert sur une botte de paille, la tête fracassée. Couple sinistre, la femme du paysan et son amant l'avaient sauvagement assassiné.**

(Lire, page 7, la dramatique enquête de notre correspondant particulier d'Agen, L. Palauqui.)

AU SOMMAIRE ( La capture, par Emmanuel Car. - La route de l'évasion, par Henri Danjou. - Amours de boxeur, par Roy Pinker. - Roméo, DE CE NUMÉRO ( assassin, par Henri Bécriaux. - " Crimes " publicitaires, par G. Strem. - Procès bizarres et comiques, par René Trintzius.